U d'/of OTTAWA
39003002443629

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrespotique02butt

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET

TOME SECOND

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXVIII

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (Nos 31 à 350).
15 — sur papier de Chine (Nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (Nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 187

SEP 3 1972

OEUVRES POÉTIQUES

DE

M.-C. DE BUTTET

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES

PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

TOME SECOND

POÉSIES DIVERSES

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

BIBLIOTHECA

PQ
1605
.B9A13
1880

Muses, affin qu'avant ma mort s'arrache
Mon nom de l'avare tombeau,
Sur le Parnassien couppeau
A votre honneur cette offrande j'attache;

Et, pour garder que la nuit plus ne cache
Que fet vostre prestre nouveau,
M'avez abbreuvé de vostre eau :
Je vous suppli' qu'à ce coup on le sçache.

Or' que je vaque à votre sainct autel,
Ceignez mon chef du laurier immortel
Qui devant moy l'envie abbaisse,

Et annoncez toutes par l'univers
Qu'humble et devot j'appen ces petits vers
Aux grands vertus de ma princesse.

LE PREMIER LIVRE

DES VERS

DE MARC CLAUDE DE BUTTET

AU ROI

ODE I

Henri, le plus grand roi que soutienne la terre,
Aprés avoir montré combien tu peus en guerre,
Mesme avoir envoié jusqu'au ciel tes hauts faits,
Retirant tes fureurs qui les mauvais punissent,
Affin qu'en tes païs tes belles loix fleurissent,
Sogneux de notre bien, tu apportes la paix.

Te publiant en tout roi tant émerveillable
Que çà bas sous le ciel d'une gloire semblable
Ne marche ton pareil, soit qu'il faille parler
De tes divines loix, ou des effrois belliques,

Tu t'i montres si grand que tous les rois antiques
A ta haute vertu ne peuvent s'égaller.

Combien t'aime le Ciel sus les ans le temogne
En tes premiers efforts ta conquise Bologne,
Et le septre ecossois en ton poing fleurissant :
Bien souvent a senti Charles Cesar Auguste,
Avec le meur conseil d'un roi chrestien si juste,
Ce que peut au besoing un prince si puissant.

Le Rhin en est temoin, qui, en l'aspre furie
De Mars, accourageant ta grand' gendarmerie,
Te vit et te connut au front de tes aieux;
Et, voiant sur ses bords l'honneur roial du monde,
Liberal te rendoit, en t'esclavant son onde,
(Si tu eusses voulu) de soi victorieux.

Je laisse du Piemont les fortes villes prises,
La tremblante Italie en justes entreprises,
Les Siennois de ta main doucement recuillis,
La Ligustique mer, humble dessous ta force,
Qui t'ouvrit ses grands bras, pour te donner la Corse,
Voiant venir de loin les saintes fleurs de lis.

Ton antique Calais, paravant imprenable
A tes septrés aieux, aux plus forts effroiable,

D'un haut mur sourcilleux, n'a sceu tant presumer
De ses forces qu'enfin ta maitresse puissance
N'ait chassé pour jamais les fiers Anglois de France,
Trainans leur honneur mort tous confus par la mer.

Et qui ne sçait l'effort de la foudre Gallique?
Dieu, en te decouvrant la secrette Amerique,
I descendit les tiens, menés d'un si bon heur
Que sous un autre ciel (où de nuit ne se glissent
Les astres tels qu'à nous) ja veincueurs ils bâtissent
Une seconde Gaule, à ton roial honneur.

Bref, le destin, guidant ta prudente vaillance,
A étandu les bords de ta croissante France
Par les terres et mers si loin, avec ton nom,
Qu'au bruit de tes assauts encor' en est saisie
D'un grand étonnement et l'Aphrique et l'Asie,
Qui sans te voir t'adore, oiant ton seul renom.

Mais, Sire (sauf l'honneur de ta grande coronne),
En parlant de tes faits, plus de los on te donne
D'avoir du joug de Mars tiré ton peuple franc :
Car qui donte soi-mesme, et commande à son ire,
Est bien un plus grand roi et plus digne d'empire
Qu'un qui massacre tout et par flamme et par sang.

Eut battu l'univers jusqu'à forcer Neptune
Ta puissance invincible, en cela la fortune,

Reine par dessus tout, prendroit l'honneur à soi :
Un los t'en demourroit avec tes capiteines ;
Mais d'avoir triumphé de ces antiques haines,
Sans avoir compagnon, la gloire est toute à toi.

Le cruel Dieu guerrier qui effroie le monde,
A la merci du fer, acquit la terre et l'onde,
Par dix mille travaux, aux antiques Cesars :
Il est si trespuissant qu'il a sur tout victoire,
Mais, par la douce paix triumphant de sa gloire,
Tu seras appellé le grand veincueur de Mars.

Quelque autre chante donq' tes sanglantes batailles,
Tes triumphes gagnés aux captives murailles
Des peuples loin dontés, se courbans sous ta loi :
Moi, Sire, je direi ta divine justice,
Tes États bien rangés, et ta sainte police,
Ta roiale bonté, ta clemence et ta foi.

En confessant qu'en guerre et paix on ne voit estre
Roi plus vaillant ni doux, et n'en pourroit tel naitre,
Bien que par toi s'en vient l'age d'or precieux :
Par l'une, à juste droit il faut que tu te nommes,
D'un titre merité, le plus grand roi des hommes ;
Par l'autre, l'on te voit çà bas semblable aux dieux.

A LA REINE

ODE II

Comme un orfeuvre industrieux
Qui, d'un burin laborieux,
A un grand hanap d'or découppe
Les costes, puis, en le couvrant
D'un beau couvercle, i va œvrant
Un feuillage qui l'enveloppe,
Voulant son or faire valloir,
Tasche au plus brave lieu d'assoir
Sur son œvre Mentorienne,
Pour embler l'œil du regardant,
Avec un beau rubis ardant,
Une belle perle Indienne,

Ainsi, mon ouvrage entrepris,
Pour le parfaire en plus haut pris,
De diverses vertus je trace,
Et, d'un traict par mes dois vivant,
De ma plume les engravant,
Je t'i ai gardé cette place,
Affin qu'étant prés de ton roi,
Toute femme se mire en toi,

Reine, des reines l'excellence,
Qui n'es seulement de mes vers
L'ornement, ains de l'univers,
Aussi bien comme de la France,

Maintenant je te veu conter
(S'il te plait ores de prester
A ma bouche un peu ton oreille)
Les secrets que m'a revelé
Clion, qui, m'aiant accollé,
M'a repeu de cette merveille.
« Retien (dit-elle), mon enfant,
Par quel heur l'honneur triumphant
Des deux plus grands peuples s'allie,
Et qui est celui qui a fet
L'étroit neud de l'amour parfet,
Serrant la Gaule et l'Italie.

« Le haut Dieu qui, par son pouvoir,
Quand il lui plait, fet tout mouvoir,
Avisoit en sa prévoiance
Que bien tôt les prochaines fins
De ses immuables destins
Devoient plus loin borner la France :
Dont soudain il va commander
A l'heure de ne retarder :
L'heure obéit, et tôt deplace.

Lors, Reine, le grand Roi voulut
Que l'œuvre parvint à son but
Par la main de ta digne race.

« Incontinent au veul de Dieu,
Tout ainsi comme un subtil feu,
S'en vint çà bas une ame belle,
Et dedans le ventre s'assit
De ta mere, qui engrossit
De toi, lors sa charge nouvelle.
Et ja commençoit d'approcher
Son heureux terme d'accoucher,
Quand, dans un verger de plaisance,
Lasse, elle alloit se comportant,
Au lieu où Arne va hatant
Ses flots en ta belle Florence.

« Là de long sur son flanc se mit,
Puis sur son beau bras s'endormit,
Et, decouvrant sa face belle,
Les grands Vertus qui la veilloient
De ses beautés s'émerveilloient,
Se courbant à l'envi sus elle.
« Dor, Princesse, dor doucement,
« Dit l'une, car le Ciel, t'aimant,
« Ferme des vens les bouches fortes.
« O en tous trois et quatre fois

« Heureuse toi si tu savois,
« Princesse, qu'est-ce que tu portes ! »

Comme la Nymphe ainsi contoit,
Elle songeoit qu'elle enfantoit,
Au-prés des destins ses matrones,
Sans souffrir ni peine ni mal,
Dedans un beau palais roial,
Des grans septres et des coronnes,
Qui, hautes au ciel se dardant,
Alloient tumber en occident ;
Les autres courroient voir l'Aurore ;
Et vit lors un beau septre droit,
Qui sous le septentrion froid
Comme un trait se plantoit encore.

A peine le soleil doré,
Ravi du grand rond azuré,
Vit deux fois Tethys en son onde,
Que le Ciel, montrant son pouvoir,
Pour nous rendre heureux, te fit voir
La belle lumiere du monde,
A l'heure que, venant çà bas,
Avecques toi tu apportas
De là haut une telle grace
Que meintenant, Reine, tu vois

Tes enfans, et reines et rois,
Marcher heureux devant ta face.

Le Ciel, qui est juste donneur
De toute ample grace et bon heur,
Seulement ne t'a fet largesse
De tant d'honneurs, mais a vestu
Ton cueur de la simple vertu,
Pour commander à la richesse;
Et la vertu tant a tiré
Ton cueur, tout d'elle ennamouré,
Qu'ardente tousjours tu embrasses
Les lettres, qui te vont cherchant,
Le divin savoir t'épluchant,
Pour t'ouvrir les celestes traces.

O France, qui or' vas haussant
Ton bras, entre tous si puissant,
Pren bon cueur, aiant mere telle,
Et envoie à ce coup és cieux
Son los, des ans victorieux,
Au sein de la gloire immortelle;
Et toi, ma Muse au pied soudain,
Qui, prenant la lyre en la main,
Cette humble chanson lui as fette,
Di, par tout où tu t'en iras,

Que jamais tu ne chanteras
Une princesse plus parfette.

SUR LE MARIAGE

DE TRESHAUT ET VAILLANT PRINCE EMMANUEL PHILIBERT
DUC DE SAVOIE
ET TRESILLUSTRE PRINCESSE MARGUERITE DE FRANCE
DUCHESSE DE BERRI

ODE III

Et vous, celestes Pegasides,
Pierides,
Venés-moi toutes accoller :
Or' que la fureur delphienne
Tout m'emmene,
Grands choses je veu reveler.

Dedans voz antres plus sauvages
Voz mignardisses me tenoient,
Et ma harpe, en ses doux langages,
Flatoit ja des bois les ombrages,
Qui Marguerite resonoient,

Quand de votre trouppe immortelle
La plus belle
Devant moi vint se presenter :
« Cesse, car pour princesse telle
(Me dit-elle)
Je te montrerei que chanter. »

Alors une douce humeur lente,
Descendant peu à peu, rendit
Ma teste au sommeil languissante,
Puis, de membre en membre glissante,
Comme mort palle m'étendit,

Quand le Dieu qui, de sa main sombre,
Par fausse ombre,
Mille formes en l'ame peint,
Tira à soi ma fantasie,
Tôt saisie
D'un long songer vivement feint.

Trois fois je senti sur ma face
Sa paume froide, et prontement
Morphée, qui trompeur m'embrasse,
Me transporte en étrange place,
Tout éfroié d'étonnement.

« Où est fondue la montagne,
Ma compagne?
Où sont courus les bois amis
(Di-je lors), et quelle eau là fume
Et écume?
En quel monde me voi-je mis!

La Nymphe tout entour contemple,
Puis me dit : « Mon fils, ne crein rien :
Ci est de Cumes la terre ample;
Nous sommes ja voisins du temple
A mon cher frere Delien :

« Temple, de Dedale vollage
Haut œvrage,
Qui fuitif en ces lieux encra,
Et des ailes son navigage,
Pour le gage
De la memoire, i consacra.

« Ce long trait d'une eau si lointene
Que tu vois de flots s'argenter,
C'est la profonde mer Tyrrhene,
Par où la pauvre gent troienne
Vint les oracles consulter.

« *Mais, si ja du temple t'appelle*
L'œvre belle,
Pincé de desirs doux-ardans,
Allons-i : là le genoil plie
Et supplie
Apollon; puis entron dedans. »

En or et beaux pilliers doriques,
Le temple ardoit l'air plus serein,
Bâti à grands pierres rustiques,
Où sont des grands portes antiques
Assises sur gros gons d'erein.

Au portail brave en œvre meinte
Vivoit feinte
D'Androgée la triste fin;
Puis d'amour Pasiphaé prise,
Ja soumise
Au ventre du Toreau peu fin.

Là (cas énorme) i est encore,
Au Labyrinthe plein d'erreur,
Cet infame-né Minotore,
Qui les corps des enfans devore,
Livrés à sa gloutte fureur.

Tu aurois part en la grand' œvre
De ce feuvre,
Que tant industrieux on voit,
Icare, si tu laissois fere
A ton pere,
Et si sa douleur le pouvoit.

Par deux fois pourfilant tes ailes
En or, le cueur lui trassaillit,
Et, ridant les ondes cruelles,
Par deux fois des mains paternelles
L'outil et la force faillit;

Si bien que l'œvre encommencée,
Mi-tracée,
L'aiant de soi tout étrangé,
Lui fist quitter la place vide,
Que l'humide
De l'air et des ans ont mangé.

Sous cette parienne pierre,
Ma sainte guide ne souffrit
Que plus en ces merveilles j'erre:
J'entre, et mets le genoil à terre,
Puis telle priere elle offrit:

« O Dieu de Tenede et de Clare,
Et Pathare,
Vive voix des oracles surs,
Si ta sainte ardeur, qui s'enflamme
Dedans l'ame,
Onques ne dedaigna tes seurs,

« Ouvre-nous tes divins oracles
Tousjours quand nous t'invoquerons,
Et ne detourne tes miracles,
En ces cumeans habitacles,
Sur les choses que nous querons.

« Fai ta prestresse secretaine,
De toi pleine,
Ores venir prophetiser
Les grands heurs promis à la France :
Par presence
Veuille lui tant favoriser

« Que seulement elle n'écrive
Sur des feüilles ses obscurs vers,
Ains d'une voix hautement vive
Crie l'heur qu'il fault qui ensuive
Des hauts Dieux les destins couvers. »

A cette parolle divine,
La cortine,
L'autel et le saint ornement,
Donnant lieu à la chose ditte,
S'entr' agitte,
Tremblant d'un doux secouëment.

La Muse, recevant le sine,
Message de son frere cher,
Laisse la maison Apolline,
Et, prenant mon bras, m'achemine
Droit au prophetique rocher.

Nous arrivons tôt à l'hotesse
Et prestresse
D'Apollon, qui par certeins vers
Parloit en ces lieux solitaires :
Grands mysteres
Tantôt me furent decouvers.

Lors une caverne profonde
Dressée d'un front merveilleux,
Que le roch Euboïen fonde,
Obscure, horrible et furibonde,
A coup vint étonner mes yeux

Avec cent grands gueules beantes,
Abboiantes,
Où il faut qu'en se forvoiant
La voix enclose en cent s'ecarte,
Puis s'en parte,
Quand la Sibylle va criant.

Là davant la compagne mienne
M'abbaisse et met sur les genous,
Puis dit : « O vierge Amphrisienne,
S'il est vrai qu'Apollon te tienne,
Tout maintenant regarde-nous ! »

A peine eut la parolle ditte
Que subite
La Cumaine du grand rocher
Sort, et de cette réponse use :
« Sainte Muse,
Je ne vous sauroi rien cacher. »

Lors je ne sçai quelle priere
Seule entre ses dents marmonna,
Trois fois se retira arriere,
Trois fois regarda la lumiere,
Et trois fois l'antre environna.

Puis d'un corps, ce me semble, étrange
Toute change,
Une autre voix elle halena;
Au chef les cheveux lui dresserent,
Et changerent,
Et rien plus d'humain elle n'a.

A coup, de rage toute pleine,
Va crier d'un horrible émoi :
« Voici le Dieu qui me demaine,
Voici mon grand Dieu qui m'entraine,
Voi le ci, lognés-vous de moi! »

Lors une peur soudaine et froide,
Apre et roide,
Que tout effroié mon cueur eut,
Despuis ma teste herissée,
Englacée,
M'abbatant, à mes piés courut.

A donques toute elle s'élance
Par l'antre, et là fet aguiser
Sa voix hideuse, puis s'avance,
Puis, se tournant devers la France,
Commence ainsi prophetiser.

« O destinées tout-puissantes,
Ah ! trop lentes,
Quand nous tirerés-vous le tens
Que l'heureuse françoise terre,
Hors de guerre,
Conjoindra deux esprits contans ?

« Quand verras ta déesse humaine
En mille graces et beautés,
O bien heureux fleuve de Seine,
Montrant une face sereine,
Reluire davant tes autels ?

« O Vierge, ores le Ciel l'incline
Et destine,
Le Ciel tout fet, le Ciel tout peut :
Voici venir un brave prince
Qu'amour pince,
Qui te pourchasse et qui te veut.

« Voici l'amant par doux allarmes
Que le petit Dieu jette à bas,
Faisant de tes beautés ses armes ;
Voici l'héroe aux amours fermes,
Qu'iras ensuivant pas à pas.

« Je vois toute France assemblée
Ja troublée,
Qu'elle ne te peut retenir;
Je voi puis une terre heureuse,
Fort joieuse
De te voir en ses bras venir.

« J'oi desja comme elle t'appelle,
Sentant élever son bon heur,
Et ja ta servante fidelle
Se mire en ta presence belle,
Vrai pourtrait d'un roial honneur.

« Mais, ains que la parolle mienne
Lui avienne,
O France, tu as à souffrir :
O Dieux, que d'aventures doubles,
Que de troubles,
A mes yeux se viennent offrir !

« Mais rien perdre cueur ne te face,
Si tes forts ennemis hatifs
A ton sang forcent une place,
Et si Mars d'une fiere audace
Traine tes héroes captifs.

« Car le Ciel, qui pour ton bien veille,
T'appareille
L'heur sous une infelicité,
Te rendant ja, pour l'avantage
De l'outrage,
Ton antique port et cité.

« Bellone laisse la campagne,
Deux Nymphes vont la repousser,
Tout ce qui est perdu se gagne :
Ha! je voi la France et l'Espagne,
A ce coup, d'amour s'embrasser.

« O d'Alcide le fort lignage,
Pren courage,
Le Ciel fet ces appointemens :
La plus belle que le jour voie,
Il l'envoie
Recevoir tes embrassemens :

« Et si promet la race tienne
Croitre en hauts fets, si glorieux
Qu'avant que ton jour fatal vienne
Verras en vertu ancienne
Resusciter tes grands aieux.

« Et toi, regarde un puissant septre
Bien haut croitre
Es fortes mains de tes enfans,
Et, par l'heur grand que tu leur donnes,
Les couronnes
Reluire en leurs chefs triumphans.

« Desja je voi marcher leur gloire,
Dés les champs où l'Aurore luit
Jusqu'où la tarde Tethys noire
Voit de Phœbus les chevaux boire,
Puis par tout ételer la nuit.

« Un prince en ta race vient naitre,
Qui doit estre
Le seul Cesar qui vangera
Ses anciens aieux de Troie,
A qui proie
Le Turc infidelle sera.

« Le Turc non seul, ains sa puissance,
Rien de plus grand ne pourra voir;
L'âge d'or reprendra naissance,
Et de la terre et de la France
Ne sera qu'un mesme pouvoir.

« La grand' force où Tytan se lieve
Perit brieve;
Aussi celle où le midi point:
Du couchant la toute derniere,
Non guerriere,
En son heur ne perira point,

« Jusques à tant que l'œvre immonde
De ce vieil estre terrien,
Dejognant la machine ronde,
Rompe les fondemens du monde,
Remettant ce tout en son rien.

Tels siecles les Naroues palles,
Sœurs fatales,
D'un accord veulent ja filler;
Le Dieu qui fet chose si grande
Me commande,
A ce coup, de le reveler. »

Lors, comme la grand' mer poussée
Fet monstrueux flots amasser,
Par les contraires vens brassée,
Puis enfin se rend abbaissée
Et cesse de se courrousser,

La Sibylle, en son fier courage,
Perd la rage,
L'esprit en elle refroidit,
La face lui revint sereine,
Puis soudaine
Au profond antre se perdit.

Adonques mon escorte chere,
Qui cependant ne m'élogna,
Voiant du clair jour la lumiere
Tumber en l'onde mariniere,
Me criant à coup m'empogna.

Je m'éten, ouvrant œil et bouche,
Tout farouche
Des sibyllins cris furieux;
Puis, me levant à sa parolle,
Loin s'envolle
Le pesant sommeil de mes yeux.

Allors la Nymphe gracieuse
Me dit : « Fiche en ton souvenir
La réponse ores non douteuse
Sur celle destinée heureuse
Qui doit à la France avenir;

« Et anime de telle gloire
Ton ivoire,
En ces miracles, si souvent,
Qu'en vain sa certaine parolle
Ne s'envolle,
Pour servir de joüet au vent.

« Donq' aux vers que tu appareilles
Fai tes cordes si bien chanter
Que ta Princesse en ces merveilles
Sente ses ravies oreilles
D'un divin accord contenter. »

Auprés de moi gisoit ma harpe,
Que je happe,
Pour l'animer avec ma voix;
Lors soudain ces vers j'y compasse,
Puis l'embrasse,
Sus elle promenant mes dois.

AU REVERENDISSIME

CARDINAL DE CHASTILLON

ODE IIII

Quand devant la seur du Roi,
La divine Marguerite,
Je montroi au prés de toi
Quelque traits de son merite,
Et que mon vers se combloit
D'une lyrique merveille,
Qui de douceur lui embloit
L'esprit ravi par l'oreille,

Le soin qui te tient le plus,
Et la faveur dont tu uses
Aux chers enfans de Phœbus,
Et aux saints prestres des Muses,
Te fit d'un si bon aveu
Loüer les tons de ma rime
Que ma Princesse m'a eu,
Dés ce tens, en quelque estime.

Le saint chœur castalien
Ma harpe bien loing rejette,
Si jamais, pour un tel bien,
De ton los elle est muette :
Toutes fois, qu'un million
De divins esprits en sorte,
Qui le nom de Chastillon
Jusques aux étoiles porte !

Desja Ronsard sçait combien
Ta faveur a de puissance,
Faisant du vieil sang troien
Croitre l'honneur de la France :
Lui qui bien haut chantera
Le fils d'Hector et ses gloires,
Et de Henri ne taira
Les bien conquises victoires,

J'oi, ce me semble, Pascal
Qui ja tonne en ses Annales,
De ton frere l'admiral
Les grands batailles navales,
Pouvant tous les tiens nommer
Foudres des bandes guerrieres,
En la terre et en la mer,
Par chevaux et par navieres.

Mais moi, peu je puis encor,
Car la roiale largesse
Avec un éperon d'or
N'a enhardi ma paresse :
Pour autant me duit-il mieux
Chanter Pan et ses Nymphettes,
Hantant les rustiques Dieux
Et les jeunes amourettes.

Si par amour toutesfois
Quelqu'un deigne fere entrée
Par les ombres de mes bois,
Oïe ma forest sacrée,
Odet, bien haut te chantant,
Et entonnant tes loüanges,
Dessus le vent les portant
Jusques aux terres étranges.

Et ne m'est papier empraint
De beaux vers plus agreable
Que cil où la Muse a peint
Ta vertu émerveillable,
Pour avoir esté cellui
Qui la bande aoniene
En France a tiré d'ennui,
Digne du nom de Mecene.

Dieu te gard, ô vrai support
Des vertus qui te poursuivent,
Et, t'élisant pour leur port,
A toi par troupes arrivent :
Aiant dans ton cueur encré,
Là un lit elles disposent,
Où de Juppiter à gré
Les neuf filles se reposent.

A MADAME

BEATRIX PACIECO

Contesse d'Entremons

ODE V

BIEN *qu'à l'œvre que je t'ai fette,*
Tout ainsi qu'un bon architecte,
Je pourroi étonner meints yeux,
Les amusant par hauts ouvrages,
Aux termes et témoins images
De la vertu de tes aieux,
Vraie race des Dieux,

Les uns guerriers pour la patrie,
N'épargnans les biens ni la vie,
Cognus capitaines vaillans;
Les autres, outre l'art de guerre,
Pour fermer la paix en leur terre,
Aux droicturieres loix veillans,
Et tousjours travaillans ;

Et bien que je puisse à ta gloire
Montrer, d'une antique memoire,
Ton Espagne avoir veu plantés,
En armes d'or bien étophées,
Leurs beaux victorieux trophées,
A coups de masse tempetés
Et morrions cretés,

Pourtant ores ne sera peinte
D'autre que de ta vertu sainte
Ma table vive en tes douceurs,
Qui, bien que mon pinceau t'imite,
N'a qu'une grandeur trop petite
Pour i animer en couleurs
Tes vertus et valeurs.

Se vantent de leur parentage
Ceux qui n'ont plus grand aventage
Qu'estre nobles par leurs aieux,

Et qui à leur vertu chenue
S'opposent, ainsi qu'une nue
Contre l'œil des astres raïeux,
Bien lointeine des cieux.

Mais or' je veux que l'on entende
Que ta vertu point ne demande
Braver par un autre ornement,
Ançois, de soi toute divine,
D'une propre marche chemine
Par leur sentier également,
Voire plus hautement.

Que servoit la claire noblesse
A l'assyrienne princesse,
Si ses hauts faits, du jour amis ,
N'eussent redonné la lumiere
A l'aïeule vertu premiere,
Froissant, en harnois tant bien mis,
Les effors ennemis?

Qu'eut vallu la race ancienne
A la superbe Egyptienne,
Si sa victorieuse mort
N'eut fraudé du Romain la gloire?
De Lucrece quelle memoire,

Et de la Vierge en cueur si fort,
Nageante au Tibrin bord?

Jamais la vertu ne se range
Qu'à cellui qui point ne la change,
Mais ardant l'ensuit en tous lieux.
Jadis par elle meinte dame,
S'arrachant vive de la lame,
Dedans un beau char precieux
Courut Déesse aux cieux.

Par elle ainsi l'on te vit estre
La feale oreille et la dextre
De la grand' reine Heleonor,
Vefve au preux Hercule de France
Qui tua le monstre ignorance,
Et dora son beau siecle encor
Du saturnien or.

Par elle non jamais oiseuse,
Ta claire aiguille industrieuse
Peint les cieux, la terre et les eaux,
Or' un Dieu et sa Nymphe aimée,
Or' sus une toile animée
De Junon les fiers pans nouveaux,
D'un or cyprien beaux.

Ores puis, aux heures delivres,
Au miel des philosophes livres
Doucement te vas allaictant,
Nourrissant tes pensées pures
Du fruit des saintes écritures,
Et ton esprit guerrier constant
A son corps résistant.

Aussi Minerve t'a apprise,
Toi qui ceux qu'elle favorise
Tousjours d'un meilleur œil revois,
Mesme ains que me voir eus en grace
Mes vers, qui du harpeur Horace
Cherchent aux doux pas de mes dois
Les accords callabrois.

Or' pourtant ma Muse venue
Ta vertu jusqu'au Ciel connue
Ne tasche farder ni dorer :
Comme un bel astre on la voit luire ;
Mais bien sur ma harpe veut bruire
Tes honeurs, pour se decorer,
Et en toi honorer.

A MADAME

DE SAINT-VALLIER

ODE VI

Nous qui de cette ville terre
Sortons, puis i sommes remis,
Avons trois puissans cnnemis
Cauteleux, qui nous font la guerre :
Le Tens saccageur, et brisant
Noz œvres en les déprisant;
L'Envie palle, qui empogne
La vertu des cueurs triumphans,
Et la Mort, mesme aux jeunes ans,
Qui de nous gueres ne s'élogne.

Sur ces trois la sagesse humaine
Pour neant cherche son pouvoir,
Si la raison ne vient provoir
Aux maux dont cette vie est pleine.
Car le fort Tens, qui tout abbat,
Hardi nous livre le combat,

L'Envie de travers nous gronde,
Et si sommes tous destinés
D'estre par la Mort ruinés,
Entrant au miserable monde.

Onq' en vain pourtant ne travaille
La vertu, qui nous fet priser,
Et par noz fets éterniser,
En tens de paix ou de bataille :
Car contre eux les tout-voians Dieux
De l'immortalité des cieux
Arment leurs favoris poëtes,
Et par leurs carmes bien heureux
Les heroes chevalereux,
De la race desquels vous estes.

Or' les saintes Muses et Graces,
Equippent ja Buttet en point,
La trousse en son flanc, l'arc au poing,
Pour resister à leurs menaces :
Aux armes vont l'industriant ;
Puis la plus belle, en me riant,
Un bouclier garde-corps me donne,
Pour aux hasards m'accompagner,
Sur lequel on voit rechigner
L'horrible chef de la Gorgonne.

J'appreste une lame tranchante
Contre le Tens, caut attrapeur;
Puis mon grand bouclier donne peur
A l'Envie, de deuil crevante.
Ainsi, d'un martial octroi,
Ces dames m'ont promis pour toi
En leurs grands efforts les detruire;
Voi me ci ja armé, ja soit
Que ta vertu, qui les deçoit,
Se peut revanger de leur ire.

Aussi belle grandeur ne glisse
Au tour des ans, qui se resuit,
Indigne en la profonde nuit
Qu'un long obli l'ensevelisse.
Il ne faut que thesor si beau
S'accable dessous le tombeau,
Ni que ton nom là bas arrive
Sans gloire, aux ombres se plegnant
Que les beaux vers, le dedeignant,
N'ont fet qu'en noz bouches il vive.

O si Mars, ami de ma Muse,
Et Phœbus, que tant j'ai cherché,
M'ouvrant un antre non touché,
Ses beaux lauriers ne me refuse,

Quelquefois on m'orra tonner
Les grands assauts qu'on vit donner
Quand les deux princes Allobroges,
Voisins ennemis de long tens,
Firent au sang des combattans
Les grands flots de l'Isere rouges,

Lorsque la gent savoisienne
En peu de nombre époventa,
Assaillit, rompit et donta
Le fort camp du Dauphin de Vienne.
Chantant Berol et son bon heur,
Je n'oblierai point l'honneur
Illustrant ta maison antique,
Ni les noms aux astres vollans
De tes aieux de Miolans,
Coulonnes de la republique.

Je dirai des lauriers la gloire
Qu'ils fesoient en leur sang bagner,
Se perdans, pour mieux se gagner
A l'inviolable memoire.
Je publierai, par leurs moiens,
De quel cueur les Savoisiens
Conquirent et chasteaux et villes,
Et que plus leur païs leur doit

Que jadis Rome ne devoit
Aux Scipions ni aux Camilles.

A FRANÇOIS DE LAMBERT

Evesque de Nice

ODE VII

Si la fievre palle et tremblante,
Ores chaude et ores glaçante,
Las! tant ne me venoit revoir
Avecques ses forces cruelles,
Me saccageant jusqu'aux moëlles
Et abbatant tout mon pouvoir,

Le desir qui à toi me presse
N'auroit la creinte pour maîtresse,
Et je ne vivroi angoisseux;
Mais à peine un bâton me porte,
Resemblant d'une face morte
Un simulachre paresseux.

Pourtant les gentes Tespiennes
De leurs flutes musiciennes
Gais mottets viennent me donner,
Et m'ont pour toi cette ode fette,
Qu'orendroit à ma main defette,
Si je puis, je ferai sonner.

Nymphe, mon saint amour, dépesche,
Pren mon luth muet à la perche,
Et fai le parler d'un beau son.
Di-moi comment mieux on l'accorde,
Puis i condui de corde à corde,
Avec mes dois, cette chanson.

Les vieux Grecs, que tant on admire,
Marians les vers à la lyre,
L'accord des cieux alloient trouvant;
Mesme Temistocle à la table,
Refusant le luth delectable,
En fut reputé moins savant.

Mais ce siecle, qui foible plie
Sous la vertu, ne s'étudie
Qu'amasser grands thesors et biens,
Laissant loin la trace divine
De la tant loüable doctrine
De noz bons peres anciens.

Aucuns aians l'ame plus belle
Recherchent la gloire immortelle,
Quittans la terre aux vicieux,
Et, d'une échelle peu hantée,
Vont gagnant l'étroitte montée
Pour aller empogner les cieux.

Entre lesquels la grand' lumiere
De ta vertu n'est point derniere,
Ainçois par sus les autres luit,
Comme, en outrant les nueux voiles,
La lune est reine des étoiles,
Et emperiere de la nuit.

Aussi la prudence divine,
Entre tous bien te voiant dine
Au sacré college romain
D'élever une charge grosse,
Pour appui te donna la crosse
(Ores fleurissante en ta main)

De ta Nice, en sa forteresse
Que la verde Tethys caresse,
Quand, par flots et reflots dispos,
Te riant, au port elle arrive,
Et plus loin qu'aux bords de sa rive
Envoie le bruit de ton los.

Ce grand Ciel, qui de son œil ample
Les œvres des mortels contemple,
T'aiant de long tens épreuvé,
Pour estre à ton merite large,
Avoit cette divine charge
A tes épaules reservé.

O Dieu! combien a de puissance
Le savoir joint à l'innocence,
Qui aux beaux palais supernels
Nous emporte, et notre nuit donte,
Et çà bas les siecles surmonte,
Rendant les hommes éternels!

Le grand Macedon, qui par guerre
Triumphant embrassa la terre,
Achille estimoit bien heureux
D'avoir trouvé la trompe forte
Qui reveilloit sa vertu morte,
Le vangeant du tens rigoureux;

Mais la tienne, bien plus divine,
Te sera ta claire buccine,
Sans aucun Homere chercher:
Car, par tes doux labeurs, toi-mesme
Hors des bras de la parque blesme
Vivant te pourras arracher.

A FRANÇOIS D'EGUEBELLETE

ODE VIII

Tous ceux qui veulent ne sont pas
Mignons de ma Muse, puissante
A sauver l'homme du trepas,
Et qui fille des dieux se vante ;
Mais ceux qui courageusement
Ardans taschent la vertu suivre,
Ils sont gravés plus vivement
Sur mes vers que dessus un cuivre.

Aussi ne fus-je jamais las
Tirer du noir sein de la terre
Ceux qui vont adorant Pallas,
Soit en la paix, soit en la guerre,
Et qui, rians l'humain danger,
Cherchent une éternité douce :
Sur ma plume, d'un vol leger,
Jusques és hauts cieux je les pousse.

Tes vertus, qui m'ont retardé
En ta braveté fleurissante,

Eguebellette, ont commandé
Que cette Ode à ton los je chante,
Et ton port qui les Dieux atteint,
Les Dieux qui au front de ta face
Au vif la hardiesse ont peint
De Seissel, ta vaillante race.

Le courageux Dieu tracien,
Qui te voit d'un œil favorable,
Au grand chevalier Pelien
De corps, de cueur, t'a fet semblable;
Mais tes faits d'armes glorieux
Ne lui sçauroient donner puissance
Te faire galopper les cieux
Comme Persée, avec ta lance :

Car, bien qu'ainsi qu'éclairs tramis
Ton harnois dans un camp flamboie,
Quand sur le dos des ennemis
Ton bras d'une masse foudroie,
Si ne peus-tu te revanger,
Armé d'une force si dure,
Du tens pront à nous saccager,
Qui aux plus braves fet injure.

Mais, aiant gagné la faveur
Des Muses, qui chantent les armes,

Méprise hardi sa fureur,
Froissée du choc de mes carmes.
Comme toi, les plus vaillans cueurs
Sont favoris de ces mignonnes;
Puis les poëtes, et veincueurs,
Ont le pris de mesmes couronnes.

A SON AMALTHÉE

ODE IX

FILLE, *plus que ta mere belle,*
Qui d'amour eut épris les Dieux,
Egale à la douce pucelle
Souci du cygne gracieux,
Mais puis de lui tant amoureuse
Qu'au ventre en œuf il lui germa
Celle grand' beauté quereleuse,
Qui les deux pars du monde arma;

O toi donq', ma Tyndarienne,
Qui sur moi fais Amour armer,
Si pour toi tant douce est la peine,
Je ne crein la mort pour t'aimer;

Mais, las! ma Nymphe, au moins octroie
Que cet injuste archer veincueur
N'embrase une seconde Troie,
Lançant ses brandons à mon cueur.

Ce n'est moi qui prend ton rivage,
Maugré ta gent, pour t'emmener;
Mais bien je veux, en ce jeune âge,
Mon cueur pour hôte te donner.
Fai donq', fai que Dione douce
Vite face oter à son fils
Ses traitres flambeaux et sa trousse,
Qu'il mit dans tes yeux, qui m'ont pris.

A JEAN GASPARD DE LAMBERT

Gentilhomme savoisien

ODE X

HEUREUX *qui, pour acquerre*
Le ciel, quitte la terre
Et toute vanité,
Et qui, par vertu ample,
Se laisse pour exemple
A sa posterité!

Vertu suit une trace
Que nul ne tient, jusqu'à ce
Qu'il ait dur tens souffert.
Fort est qui, pour l'atteindre,
Aux maux, qu'on ne doit creindre,
Hardiment s'est offert.

Un mal instruit courage
Cet épineux passage
Veut ravir en courant :
Ainsi la fausse tourbe
Le jette au chemin courbe
De l'aveugle ignorant.

Mais qui fet lente course,
Pas à pas, voit la sourse
Du haut roch où il tend,
Et, lors qu'il crie et monte,
La vertu, d'aider pronte,
Invoquée l'entend.

Hercule, aiant defettes
Les sept hydrines testes,
Pront en un sentier tel
La print : en mesme affaire,
Castor, avec ton frere,
Tu es fet immortel !

Aucuns s'allans retraire
Loin des pas du vulgaire,
Ardans de decevoir
L'enroüillée oubliance,
Prudens, par la science
S'efforcent de l'avoir.

La science honnorable,
Plus que l'or souhetable,
Que le Ciel t'écloüit,
En si sage entreprise,
Pour estre de toi prise,
Belle s'épanouit.

Quand bien jeune tes guides
Les saintes Pegasides,
Désirant te loger,
Sus leur haut mont te mirent,
Et en dormant t'i firent
Leurs beaux secrets songer,

Là ta gorge alterée
Huma l'eau etherée,
Où but profondement
Le bon berger d'Ascrée;
Là la troupe sacrée
Te tient mignardement.

Entre elles Calliope,
Te baisant, enveloppe
Du rameau triumphant
L'or crespu de ta teste,
Comme propre conqueste
De son tant cher enfant;

Et, mettant la main tienne
Sur la harpe orphéenne,
T'a fet son art tenter;
Mais vien en plus hauts carmes
Les triumphantes armes
De noz princes chanter.

Qui est cellui qui pense
Plus brave recompense,
Pour son heur merité,
Que de povoir conquerre,
Aprés mort, en sa terre,
Gloire et éternité?

L'honneur des plus grands tombe
Avec eux sous la tombe :
Qu'est-ce où l'obli ne mord?
Mais ta vertu suivie
Sous les piés de la vie
Massacrera la mort.

Le palmier qui boutonne
Esperance nous donne
Manger le fruit suivant :
Or, ta meure prudence
Plutôt que l'apparence
On a veu mise avant :

Car le Ciel, qui l'ordonne,
Ains que sois en autonne,
T'a rendu fructueux,
Faisant de ta jeunesse
Une sage vieillesse,
Tant es-tu vertueux.

A VENUS ET CUPIDON

CONTRE AMALTHÉE

ODE XI

O Déesse Aphrodite, fille
De la mer, que l'air fit rider,
T'embarquant dans une coquille
Pour droit en Cythere aborder,

Quand, bien petite encore,
Mais tres-grande en beauté,
Ton Isle qui t'adore
Conneut ta deité,

Tu as sur l'univers regence,
Par toi tout au plaisir se joint :
Car tu renerves la puissance
De ton fils mignard, qui tout point.
Voi donques, je te prie,
Mere d'Amour, comment
Ma gentile ennemie
Se joüe à mon torment.

Bien que tu te sois retirée
Dans Thrace, où vollent tes desirs,
Ou que ta ville Cytherée
Te tienne en tes premiers plaisirs,
Tourne ton beau char ample
En mes champs, si tu veux
Que je t'i dresse un temple
Pour te rendre mes vœux.

Le doux mal d'amour incurable,
Qui par monts et bois t'a contreint
Suivre ton mignon tant aimable,
Mon cueur pour Amalthée étreint,

Qui seule me travaille
En ses divines meurs,
Et d'une sourde oreille
Méprise mes clameurs.

Tu peux matter par douce force
L'orgueil des plus fiers animaux,
Mesme brusler en ton amorce
Les monstres aux marines eaux.
Mais ma Nymphe, ta proche,
Caute à me molester,
D'un cueur né d'une roche
T'ose bien resister.

Donq', Amour, pren ta fleche amere,
Bande ton arc, fai la douloir :
Sans toi la douceur de ta mere
Longuement ne pourroit valoir.
Jusques dans ses os glisse
Ton feu lent, plein d'aigreur,
Et fai qu'elle pallisse
D'une douce langueur.

Si le grand Roi qui tonne et grelle,
Sans viser, tu frappes au cueur,
Ne pourras-tu d'une pucelle
Par longs ans te rendre veincueur?

Du trait qui me fet blesme
Tasche à l'atteindre droit,
Car ce tonnant supresme
Elle seule veincroit.

Enfin, quand ta prodigue trousse
Tous ses traits t'aura fet sortir,
Pour la rendre à mes travaux douce,
Fai-lui un peu mon mal sentir,
Puis regrave sans cesse,
En son cueur tendre fet,
La peine vengeresse
Du tort qu'elle me fet.

SUR SON RETOUR DES CHAMPS

ODE XII

DESJA *l'hyver, qui tout tremblant frissonne,*
Des mons tous blancs droit nous darde çà bas
Une froideur tant aspre qu'elle étonne
Mes champs aimés, mes soulas, mes ébas.

Les dous ruisseaux clair-courans aux campagnes,
Par l'Aquilon arretés et trancis,
Font et refont, aux froids pieds des montagnes,
Un roch scabreux de glaçons endurcis.

Puis les forests, dont les testes brottues
Fesoient épés les feuilles verdoier,
De leurs cheveux orendroit dévetues,
Sous neige et glas se deulent de ploier.

Tous les plaisirs des champs mornes se taisent,
Que tout lascif je souloi savorer
Au nouveau tens qu'oiseaux gais se degoisent,
Et que l'on sent les rochers murmurer.

Des doctes Seurs celle bande celeste
Vers vous, mes champs, me piqua de venir;
Mais, puis que ja decembre m'i moleste,
Plus prisonnier ne me povés tenir.

Philelphe, avant! que mon cheval on selle!
Muses, pourquoi venés-vous m'empescher?
Attendu suis d'une trouppe fidelle,
Qui par voz dons tousjours m'a tenu cher.

Long tens au bord de cette eau azurine
Ai bataillé, comme votre souldart,

Allors qu'Amour, entré dans ma poitrine,
Me saccageant, i mit le feu qui m'ard.

Mais à ce coup mon Chamberi m'appelle.
O Paradis de ma felicité,
Que n'est desja cette plume immortelle
Pour tracer vif ton honneur merité!

Si je vai là, tous mes plus favorables,
En m'embrassant, me viendront caresser,
Me faisant voir leurs labeurs memorables,
Que les longs jours ne pourront ranverser.

De Battandier la joieusetté brave
Ses mots fleuris soudain dégorgera,
Et mon Lambert, Pallas, ton doux esclave,
De Ciceron les thesors versera.

Ramasse i est, et Pingon à la trace
Des anciens ses vers fera bondir,
Qui sont venus freschement de Parnasse,
Où Apollon les lui a fet ourdir.

Mais ma cruelle n cent graces friande,
D'un doux regard, las! me vient r'allumer :
O malheureux qui, par beauté trop grande,
En vain espoir ne se soule d'aimer!

A MADELEINE LA GORGE

ODE XIII

Si dessous les ombres molles,
Douce Eraton, tu m'accolles,
Quand en ton giron je suis,
Maniant mon luth à l'aise,
Rien je ne di qui ne plaise,
Car ma chanson tu conduis.

Mais quel soin tousjours te presse,
Di-moi, ma sainte maitresse,
De courir voir les beautés
D'une Dryade qui emble
Les cueurs et esprits ensemble,
De ses graces enchantés?

M'as-tu ta cachette ouverte,
Pour i faire entrer ma perte?
Où veux-tu guider tes pas?
Ferme ici ta belle plante :
Il n'i a chemin ni sente;
Je te suppli, n'i va pas.

J'enten desja un allarme,
Et le petit Dieu qui arme
D'arc et de fleches ses mains,
Pour à plat en douce guerre,
A grands coups de traits, sur terre
Verser les foibles humains.

Bien donq', si tant te plait, chante
Celle beauté qui tant gente
Ravit à soi les esprits;
Qui sera, l'aiant ja prise,
Au pur or de mes vers mise,
Comme une perle de pris.

La Nature merveilleuse
Fut de son œvre amoureuse,
La formant, ou bien il faut
Que, sous une face humaine,
Quelque Déesse hauteine
Nous vienne voir de là haut.

Car Daphné ne fut onq' telle,
Non Eglé, non la pucelle
Fuiante l'obscur des bois,
Quand Pan, qui aprés hahanne,
Pour elle embrassa la canne
Où pleint encore sa voix.

Ce jeune enfant Dieu qui volle
D'un trait mignard rendit folle
Une garce, qui conceut,
Sous le blanc cygne amiable,
La beauté émerveillable
Qui flamme aux Pergames fut.

Mais, par les Graces menée,
Gorge, tu nous es donnée
Des cieux pour les admirer,
Qui d'en haut leurs clairs yeux paissent
Courbés sur toi, tant se plaisent
En tes vertus se mirer.

O fille au nymphal corsage,
Qui d'un beau ouvert visaige,
D'amours et graces tout plein,
Me paissant de tes doux termes,
Deignes mes bien-heureux carmes
Du vierge creux de ton sein,

Puisque bons la France avoüe
Les petis vers que je jouë,
Je jure les saintes Seurs,
Et leurs vers lauriers, ma gloire,
Te loger chez la Memoire,
Prés des Graces et Douceurs.

Et par moi (si trop je n'erre)
Les filles de meinte terre
Verront aux astres luisans
T'emporter des vertus belles,
Que les Muses éternelles
Ont fet maitresses des ans.

AUX MUSES

POUR IMMORTALISER LA VERTU DE MADAME MARGUERITE

ODE XIIII

ORES *que la vermeille Aurore*
Repigne ses beaux crins dorés,
Sur l'Indois sablon qu'elle honore,
Or qu'elle efface et chasse encore
Les astres de la nuit tirés,

Reveillés-vous, divine race,
Qui Parnasse
Habités, ou les fresches eaux
D'Eurote, ou les beaux bords humides
Libetrides,
Ou les pindiens arbrisseaux.

Ouvrés-moi voz freschettes prées
Peintes des plus gaies couleurs,
Et ces corbeilles diaprées
Par voz subtiles mains sacrées
Faittes rire de mille fleurs.

Que votre docte main façonne
La coronne
Promise en honneur immortel
A la Princesse MARGUERITE,
Qui merite
Que vous lui dressiés un autel.

Courés donq' à l'envi vous rendre,
Tandis que l'aube ajournera
Sur l'herbe verdelette et tendre;
Puis son doux thesor allés prendre,
Et tout ce qui de beau sera.

Sus à ce lis, sus à ces roses
Or décloses,
Sus à ce bel œillet vermeil;
Mais gardés qu'aucune ne bouge
La fleur rouge
Teinte de l'infernal sommeil.

Dépechés, que l'on amoncelle
Tout ce que le gai printens peut :
Cueillés la violette belle,
Et la fleur qui revelle celle
Pour qui ce beau butin se cueut.

Par voz mains, des fleurs soefves-nées
Bien ornées,
Vos vers preaux soient dépoüillés,
Tant que leur bigarreure vive,
Si naïve,
Ne les rende ainsi émaillés.

Je voi ja une Nymphe adextre,
Qui, pour ses compagnes gagner,
Se fet si gentile apparoitre
Qu'il semble que l'on voie croitre
Ses roses dedans son panier.

Une autre derriere la guette,
La finette,
Envieuse de ses couleurs,
Tant hatant sa main larronesse
Que tout verse,
Tapissant le beau pré de fleurs.

Ainsi, doucement outragée,
S'efforce de la mettre à bas;
L'autre fuit sa seur non vangée,
Et, en la course accouragée,
Perd une rose à châcun pas.

Où allez-vous, gaies pucelles,
Doctes, belles?
Ces tant douces noises cessés;
Et que vos fleurs les plus exquises
Me soient prises:
Venés, et les entrelacés!

Au nom de la Nymphe roiale,
Je pren ces trois fleurons divers,
Le lis, la rose matinale,
La marguerite virginale,
Ornement de mes petits vers;

Et veus que sa deüe coronne
En fleuronne,
Repeinte en cent mille façons.
Or est tens qu'on en face offrande:
Belle bande,
Frappés donq' l'air de voz chansons.

Puis dessus l'herbette feconde
Prenés-vous, et allés dansant,
Menant des bras une douce onde,
Virottant toutes à la ronde
Parmi ce beau pré verdissant.

Là donq' que châcune soit preste
Ceste feste,
Et ce beau jour solennisé;
Que son nom d'un tens innombrable,
Pardurable,
Soit par vous immortalisé,

Affin que la memoire d'elle
Publie le Ciel ne pouvoir
Enrichir la beauté mortelle
D'une ardente vertu plus belle
Qu'en MARGUERITE *l'on peut voir.*

Muses, qu'un marbrin simulachre
L'on lui sacre,
Sur deux pilliers bien haut montés,
Qui vive, et sa grace excellente
Represente
Et le divin de ses beautés.

Mais, affin qu'un malin orage
N'i coure sa force épreuver,
Defendés-le de tout outrage :
Car il faut ces vers contre l'âge
De voz propres mains engraver.

PRINCESSE, QUI DÉS TON ENFANCE
EN TA FRANCE
TES COMPAGNES NOUS APPELLAS,
AIANT ACQUIS L'HEUR PAR MERITE
D'ESTRE DITTE
SUR TOUTES LA DOCTE PALLAS,

NOUS SACRONS CETTE AUTRE CORONNE
(OUTRE LE LAURIER MERITÉ
QUI TON SAGE FRONT ENVIRONNE)
A TA GRAND' VERTU QUI FLEURONNE,
POUR GAGE DE L'ÉTERNITÉ.

AU SEIGNEUR

JEAN BOISSONÉ

Tolosan

ODE XV

Tous les maux, toute la misere,
Du Pactol tout l'or fluctueux,
En la fortune moins prospere,
Ne sont puissans assés pour faire
Abbaisser un cueur vertueux.

Non des citoiens la menace,
Irés comme un torrent émeu,
Ni d'un cruel tyran la face,
Fît-il rougir et mettre en place
Le Toreau d'erein sur un feu.

Deut le ciel, dés la haut cime,
Son grand bâtiment ruiner,
Si bien remparé il s'anime
Qu'un tant épouvantable abime
Le frapperoit sans l'etonner.

En tous dangers, contre la chance
De fortune il peut se fermer,
Comme un rocher que le vent tence,
Quand sur lui d'un grand hurt s'élance
La vague rage de la mer.

Car la vertu, tousjours compagne,
Le conseille, et, d'un clair renom
L'éternisant, ne le dédaigne;
Plusieurs marchent sous son enseigne,
Qui ne l'ont connu que de nom.

Mais toi, dés la fleur de l'enfance,
Heureux Boissoné, la suivant,
Nous montres, par experience,
Que vaut d'avoir sur la constance
Philosophé tout son vivant.

Ta force, à nuls maux asservie,
Triumphe de tes envieux,
Qui tâchoient, forcennés d'envie,
Rompre le repos de ta vie,
Ores sus eux victorieux.

D'une accoutumée prudence
Ton cueur si bien s'est asseuré
Qu'aprés ta longue patience,

A eux la grieve repentance,
A toi est l'honneur demeuré.

Nous faisant voir (puisque rien ferme
N'est en cet estre terrien,
Qui clôt notre heur en peu de terme)
Que, quand pour nous la vertu s'arme,
Le dur malheur ne nous peut rien.

O bien heureux, et vraiment sage,
Qui se courbe patiemment
Dessous la fortune vollage,
Et qui à son riant visage
Ne s'amuse pas grandement.

A LOUIS DE BUTTET

Son Cousin

ODE XVI

AINSI *qu'aux terribles allarmes*
Courageux tu te rueras,
Vétu des piemontoises armes,
Sous ce grand Conte de Varas,

Loin j'entrerei
Aux bois touffus et plus secrettes prées,
Et avec Pan, les Faunes, et Napées,
Des vers j'enfanterei.

Vraiment tu ensuis notre race,
Prenant le fer pour batailler.
Les Dieux en differente trace,
Prudens, me voulurent tailler.
Le trop dur Mars
Or' ne me rid, et ne sçait me surprendre ;
J'aime la muse, aussi ell' vient m'apprendre
Ses sciences et arts.

Quantefois à la decouverte
Quelque dame qui te verra,
Ja cregnant ton indigne perte,
Prise de toi, soupirera,
D'une grand' tour,
Te remirant au dur front de l'armée,
En ce pendant que ta maitresse aimée
Merquera ton retour.

Mais fui l'atrait que l'Amour donne,
Ou ton cueur languira étreint ;
Et ne revien si la coronne
De laurier n'a ton front enceint,

Buttet, affin
Qu'au choc de mort ta gagnée victoire
Des vertueux te repande la gloire
Qui durera sans fin.

A RENÉ JULIEN

Parisien

ODE XVII

Si l'on te calumnie,
Si le droit on te nie,
S'on épie ta mort,
N'en vi en peur aucune,
Ains contre ta fortune
Pren cueur tousjours plus fort.

Car celluy qui dispose,
Julien, toute chose,
Tout bon, ne permet pas
Venir le bras robuste
Des meschans sus un juste,
Pour le renverser bas.

Puis le tens rien ne cache,
Et faut qu'en fin on sache
Où l'equité se tient.
La vertu enviée,
Sans qu'elle soit noiée,
Tousjours au dessus vient.

Et, bien que l'on saccage
Tes biens, ton heritage,
Qu'on tasche t'en priver,
Donnant au malheur place,
Regarde aprés la glace
Le prin-tens arriver.

Au sort plein d'inconstance
A bien peu d'asseurance,
N'i mets ton fondement :
Tantôt le deuil il meine,
Tantôt aprés la peine
Le doux contentement.

SUR LA NAISSANCE
DE
NOSTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

ODE XVIII

REVEILLE-TOI, *mon luth, et chante*
Des vers au tres-grand Dieu des Dieux,
D'une corde si bien disante
Qu'elle arreste étonnés les cieux.
Quel Apollon m'assaut
D'un nouveau feu plus chaud?
Qui me va rechaufant
L'ame en si saint émoi?
Dieu supresme, fai-moi
Chanter ton doux enfant.

En ce bas desert où nous sommes
Le haut Verbe éternel vivant
Se vétit de la chair des hommes,
A nos miseres s'asservant,
Et vint (vangeant le tort
Du serpent) par sa mort

La terre secourir,
Qui, sous l'antique erreur,
S'en alloit en l'horreur
Des abimes perir.

Aux fonds des profondes tenebres,
Le grand soleil se revela,
Et, rompant les portes funebres
De Pluton, soudain appella,
Du haut ciel eclairci,
La Pitié, et Merci,
Qui l'homme ont dechainé
Des gouffres infernaux,
Où en éternels maux
Il étoit condanné.

Une Nymphe Galiléenne
Dans son flanc heureux le porta,
Et, par puissance non humaine,
Mere et vierge elle l'enfanta.
La Nature, en ce fet,
Etonnée, se tait,
Et en soi ne comprend
Comment faire se peut
(Quand sa loi ne le veut)
Un miracle si grand.

Tantôt que par celeste grace
L'enfant du Tout-puissant fut né,
L'ange de Dieu, des cieux déplace,
De splendeur tout environné,
Criant aux pâtoreaux :
« Sus, laissés ces toreaux !
Qu'estes-vous endormis ?
En terre s'est rendu,
Du ciel large étendu,
Le Messie promis.

« Enfans, n'aiés peur ! qu'on s'appreste,
Debout ! en Bethléem courés !
Sur du foin, dans une grangette,
Au maillot vous le trouverés. »
Ainsi leur annonça
L'Esprit, puis s'elança
Par l'air divinement ;
Lors les celestes voix
Ont frappé plusieurs fois
Le front du firmament.

Les bergers, en liesse grande,
Leurs musettes et challemeaux
Font oüir, et toute la bande
Chante et rechante chants nouveaux.
Au grand Dieu tout puissant

Loüanges vont dressant,
Pleins de divine ardeur,
Aians oüi des cieux
En ces terrestres lieux
Venir un si grand heur.

La nuit lors, pour estre agreable,
Tendit son manteau ételé
Jusqu'aux fins du monde habitable,
Où elle a l'enfant revelé.
Le ciel, qui tôt le sceut,
Muet point ne le teut,
Tirant ses mouvemens;
Et tout soudain l'ont veu
L'air, la terre et le feu,
Et tous les élemens.

A coup, une étoille drillante,
Traçant le ciel oriental,
Traine sa cueüe blanchissante,
Nonçant ce mystere fatal.
Trois Sages, regardans
Ses beaux cheveux ardans,
La voiant avancer,
Dirent que le haut Dieu
Droit l'élançoit au lieu,
Pour son Roi annoncer.

Joieux de ce divin message,
Avec honnorables presens
Le vont voir, d'un humble visage,
Lui offrant or, myrrhe et encens.
Sachans qu'il s'étoit fet,
D'éternel Dieu parfet,
En corps semblable à nous,
Chacun d'eux s'abbatit
Devant l'enfant petit
Saintement à genoux.

Or, puisque fus tant admirable,
Claire nuit, par tout l'univers,
A jamais sois-moi favorable,
Inspire-moi des divins vers.
Et toi, le doux confort
De mon ennui si fort,
Luth, que je vai pinçant,
Cesse de lamenter,
Et appren à chanter
Le los du Tout-puissant.

SUR LE TREPAS
DE
LA REINE DE NAVARRE

Suivant les vers latins de Jean d'Aurat

ODE XIX

AINSI *que le Prophete grand,*
Ravi d'un brave char ardant,
Bien haut par l'air print la carriere,
De son bras doré et luisant
La bride et le frein conduisant
Des chevaux foulant la lumiere,

Quand la robbe, se deploiant
Hors du sein du vieil flamboiant,
Cheut aux jeunes mains suppliantes
Du moindre Prophete, et ainsi
Aprés soi, par l'air éclerci,
Tiroit longues traces ardentes,

Comme une étoile on voit flamber,
Tumbante, ou qui semble tumber
Du ciel, des autres bien lointaine,

Trainant une cueüe à long trait,
D'un feu soudainement pourtrait,
En la nuit brunette et sereine,

MARGUERITE, *non autrement,*
Lasse de l'humain vetement,
Qui d'une tache naturelle
Outre son gré l'alloit couvrant,
Plus divine, se delivrant
De l'orde masse corporelle,

Au ciel hauteine s'éleva;
Sur quatre roues elle va,
Foi, Charité et Esperance,
Et la Force, qui donter peut
Le sort malin, qui point n'émeut
Un cueur bien armé de constance.

Sur ce beau char victorieux,
Se joint à la trouppe des Dieux,
Où Déesse elle se contemple,
Et reine, par dessus les rois,
Non de son petit Navarrois,
Mais bien d'un roiaume plus ample.

A ANTOINE BATTANDIER

ODE XX

Le celeste Toreau, dressant
Sa corne d'or, de fleurs ornée,
D'un front sur la saison puissant
Pousse la porte de l'année.
Le ciel, chaufant l'humide de la terre,
Nouveaux thesors de son giron déserre.

Desja se desenflent les eaux,
Abbatant leurs ondes legeres,
Et, par les champs, les pâtoureaux
Se joüent aux gaies bergeres.
Ores tout rid; mais cet estre agreable
Nous va monstrant que rien n'est pardurable.

Tantôt le renouveau plaisant
Un esté couppe-blé nous donne,
Et, soudain que l'esté cuisant
A fet place au vineux autonne,
L'hyver recourt : ainsi l'heure nous meine,
De jour en jour, à notre mort certeine.

La lune pourtant châcun mois
Rachette sa clarté perdue;
Mais, Battandier, si une fois
L'arrest des trois Parques nous rue
Davant Minos, où tous nous faut descendre,
Nous serons lors, maugré nous, ombre et cendre.

Pourquoi donq', pour biens acquerir,
Perdons-nous l'aise pour la peine,
Quand si soudain un bref mourir
Trompe notre esperance veine?
Voici le coup de joüer et s'ébatre :
Or' pour jamais faut la tristesse abbatre.

Laisse le Palais plein d'émoi,
Laisse, laisse ces loix rongeardes,
Et te per aux champs avec moi,
Pour voir caroller les Dryades,
Du bord jasard d'une fonteine pure
Sus un lit mol de mosseuse verdure.

CONTRE UN POETE INJURIEUX

ODE XXI

Le Ciel, pour punir ton outrage,
Te plante au cerveau une rage,
Qui plus et plus croissant tousjours,
Ainsi qu'Hecube malheureuse,
Forcera ta gueule hideuse
Tous les soirs par les carrefours.

Va, mâtin, et ne me hasarde :
Bien que d'envie ton cueur arde,
Cherchant sur moi ficher ta dent,
Et que ce vilain groin tu tordes,
Je n'ai point peur que tu me mordes,
Me resuivant d'un œil ardent.

Si tu ne veux que je t'accoutre
De coups, laisse-moi passer outre;
Es-tu bien pour me forvoier?
Mais, si ta rage encor te happe,
Approche-toi, gronde, urle, jappe:
Tu ne me peux rien qu'abboier.

A M. D. B.

ODE XXII

Par Venus, qui t'est favorable,
Marguerite, di-moi,
Di-moi pourquoi, trop mal traittable,
Tu pers mon Lambert tant aimable,
Cuit de l'amour de toi?

Pourquoi, rechangeant de nature,
Plus parler on ne l'oit
Que de sa Marguerite dure,
Et n'a plus de ses amis cure,
Ainsi comme il souloit?

Le bal, les festins et les tables,
Et sa propre maison,
Les ris et les jeux delectables,
Et les lieux plus accompagnables,
Il hait comme poison.

Plus à m'appeller il ne tasche,
Pour entrefeuilleter

Son cher Ciceron, qui lui fache ;
Ainçois pensif l'amour remache,
Qui le vient tormenter.

Plus, pour les tors dont tu lui uses,
Entre rochers connus,
Entre vaux et forests recluses,
N'allons revoir les saintes Muses,
Ni les Faunes cornus.

Plus, las ! plus n'enfonce sa dextre
L'arc droit, au blanc visant :
Un Dieu-archer, trop, trop adextre,
Ingrate, l'a fet ta proie estre,
D'un trait bien plus nuisant.

Sa dure peine coturnière
L'a forcé d'un tel pli
Que, rompant son ardeur première,
Pour toi il jette tout arrière,
Voire soi en obli.

Dedans ta maison importune
(Non soul d'i sejourner)
Aussi tôt n'anuite la brune
Que pour te gemir sa fortune
Il va s'emprisonner.

Ainsi le damoiseau Achille
Secret se cachetoit
En la vierge trouppe gentile,
Pour n'estre à l'assaut de la ville
Où on le souhetoit.

O petit dieu, pour une enfance,
Que grands sont tes effors !
Quand mieux estre armé on se pense,
Lors tu fais sentir ta puissance
Aux foibles et aux fors.

A LOUIS MILLIET

Savoisien

ODE XXIII

Je ten les bras en haut, j'attemoigne les cieux,
Et jure le grand Styx, peur de la parjure ombre,
Que je mourroi plutôt ains qu'estre écrit au nombre
Des malheureux ingrats, pour t'estre injurieux.

Car c'est toi qui, aimé des loix filles des dieux,
Par ton grave parler me tiras de l'encombre

Où j'allois trebucher, quand soudein tu fis sombre
Tout le Senat béant à tes dits merveilleus.

Mais, laschant les torrens de ta forte harangue,
Toutefois, tu ne veux que je dore ta langue,
Aimant mieux à mes vers tes doctes loix changer.

Milliet, tu as raison quitter l'or au vulgaire,
Car l'or donner ne peut qu'une bien brieve gloire,
Mais les vers de la mort seuls nous peuvent vanger.

A JAQUES RAPPIN

Aumonnier ordinaire de la Reine

ODE XXIIII

DEVANT *le dur front de l'envie*
Remettant la loüable vie
Dont heureux le Ciel t'a vétu,
Sans que de moi aucun fard sorte,
Il faut, Rappin, que mon vers porte
Temognage de ta vertu,

Combien que la connue épreuve
Ja par tout publiquement preuve
Quel est ton esprit, par l'effet,
Et la pennible diligence
Que, pour notre pais, en France,
Envoié au Roi tu as fet.

Cellui, aux troubles plus contraires,
Qui meine à chef grandes affaires,
N'est pas digne de peu d'honneur,
Et meint son sçavoir i consomme,
Et tout ce qui peut faire un homme,
Qui toutefois n'a ce bon heur.

En vain, dessus les eaux profondes,
La nef va refendant les ondes,
Pour prendre le port bien souvent,
Et pour neant dresse la teste
Le mast encontre la tempeste,
S'elle n'a la faveur du vent.

Outre la vertu tant soit grande,
En tout ne sçai quel heur commande,
Qui, bridant haut notre dessein,
Le bien dont aucuns il devoie
Aux autres de grace il octroie,
Tenans la fortune en la main.

Toutefois les Dieux inculpables
Ne versent leurs dons favorables
Qu'à l'esprit au beau incité,
Et qui, par une étroitte trace,
Pour les aller trouver, embrasse
La vertu seule et l'équité.

Meint d'avant toi, qui avoit prise
Ta charge, de son entreprise
Souvent s'est trouvé devoié;
Mais onques tu ne fis demande
Au besoin, tant fut elle grande,
Que le Roi ne t'ait octroié.

Pour autant la vertu ornée
Qu'en faveur le Ciel t'a donnée
S'est ja fet voir au jour, si bien
Que la Reine, à ton heur propice,
En t'honnorant de son service,
Desja t'a retenu pour sien.

Et, à ta prudence estimée
Ouvrant son oreille fermée,
Si un fet tu lui vas contant,
Sachant combien tes propos pesent
(Tant tes meurs bien nées lui plaisent),
Voluntiers te va écoutant.

Or, si ceux qui pour la patrie
Se perdoient regagnoient la vie
Çà bas en immortel sejour,
Bien plus que ceux là tu dois plaire,
Qui d'une audace temeraire,
Eteignoient follement leur jour.

Et merites mieux de revivre
Par une statue de cuivre,
Qui tasche faire front aux ans;
Mais pour toi ces euvres peu vivent,
Et, maugré la memoire, suivent
La longue inconstance du tens.

Reçoi donq' mes vers qui plus valent
(Si ne suis trompé), car ils parlent,
Et des ans hurtés ne cherront;
Ainçois, aux oreilles étranges,
Faisans present de tes loüanges,
Vaincueurs par les bouches courront.

A SA LYRE

ODE XXV

Si la mort ne m'envoie boire
L'obli trop tôt, doré ivoire,
Je te promets mander ton chant
Deslà où le jour prend sa gloire,
Jusqu'où Tethis le va cachant,

Puis, guerrier courant aux allarmes,
Avecques ses ardans gendarmes,
Je camperei Berol veincueur;
Mais or j'écri de vaines larmes
L'assaut qu'Amour donne à mon cueur

Ja Ronsard fet bruire hautene
En France la harpe Thebene,
Et, pour chanter l'honneur des rois,
Reçoit la trouppe Aoniene
Dedans son heureux Vandomois.

Et ja, sur la rive Latine,
Dubellai, la gloire Angivine,

Le Tybre étonné a rendu,
Au luth à la corde argentine,
Du bel olivier dépendu.

A moi, avant que je revienne,
De l'amoureuse Lesbienne
Orné du beau myrte ombrageux,
En ma terre Savoisienne
Premier j'apporterai les jeux.

FIN DU LIVRE PREMIER

ΚΕΡΑΣ ΑΜΑΛΘΕΙΑΣ.

DE ILLUSTRISSIMÆ ALLOBROGUM DUCIS

D. MARGARETÆ GALLICÆ

E GALLIA MIGRATIONE

AD MARCUM CLAUDIUM BUTTETUM

JOANNES AURATUS LEMOVIX.

CUM Gallicam Dux Margarin Allobrox
Sponsus paternos duceret ad Lares,
Phryx qualis Eleam puellam
Abstulit axe Pelops eburno,

Non Pisa læto tempore tristius
Nubente flebat virgine præpete
Orbas palestras, nec cruore
Œnomai madidas quadrigas,

Quam tota flevit Gallia quod nurus
Galli migraret sedibus e soli,
Non illa equestre, sed canorum
(Cujus erat decus) agmen orbans.

Juste sed Elis passa sit improba
Raptus alumnæ, regis et impii
Casum, mala qui fraude Diti.
Tot generos socer immolasset.

At tale Gallos nil meritos sua
Regemve culpa funere regio
Mutasse pompas nuptiales
Non levis invidia est deorum.

Nam Rex nec illo rege fidelior
Hospes, magis nec plebis amans fuit,
Qui pacis ultro sanciendæ
Victima sit generosa factus.

A refricandis Musa sed abstine
Sævam vetustis ulceribus manum :
Sat Margaris tunc una Gallis
Causa superque fuit dolendi,

Regale linquens Margaris atrium,
Et fratris aulæ transfuga regiæ,
Et tot clientes, tot clientas
Efficiens inopes patronæ.

Quid nunc misellæ, quid facient sua
Orbæ (inquiebant) matre Camænulæ?
Regi quis ultra, quis benigna
Tradet eas ope protegendas!

Quod tu solebas, optima Virginum,
Ut Virgo quondam, sic quoque fœmina,
Nunc una summe fœminarum
Moribus ingenioque præstans,

Proinde et artes ingenuasque tuis
Semper tueri prona favoribus,
Quas nunc relinquens, destitutas
Vindicis auxilio relinquis.

Has atque plures his querimonias
Tunc increpabat Gallia flebilis,
Se clamitans omnes suasque
Funditus interiisse Musas.

At non deis non hac erat invidis
Mens, ut ferina barbaries genus
Gallorum, ut olim, nec veternus
(Turpe nefas) rudis occuparet.

Visum sed illis præsidii satis
In rege et ejus principibus situm,
Francisco, aviti non in artes
Degenere, aut animi paterni.

Francisco adultos in puero viros
Qui vicit, acres inque viro senes
Victurus est, si fata cursu,
Quo semel instituere, pergant :

Cui Nestorem unum, cui tot Achilleas
De Guisiana dii tribuunt domo,
Per quos et armis et salubri
Gallia consilio triumphat.

Ergo sat usis palladia Deus
Cultisque Gallis virgine, sustulit
Hanc a suis, et ad feroces
Transtulit Allobrogas colendos.

Illic, ut olim finibus in suis
Doctos fovebat, sic fovet exteris
Et nunc in oris, patriasque
Promovet atque propagat artes.

Tu testis unus, tu satis es meis,
Buttete, dictis, et tua carmina,
Quæ Lesbii, non Cambriani
Vatis opus neget esse nemo.

Seu tu recentes ferre per orbitas
Dignare gressum lege carentibus
Rhytmis, catena sive certi
Verbo pedis libet alligare,

Tu primus ausus Sapphica Galliæ
Aptare linguæ plectra : viriliter
Tu masculæ mas e puellæ
Fronte rapis meritam coronam.

Seu facta regum et prælia principum
Ingentia æquas comparibus modis,
Seu tu pudicos ludis ignes
Nomine sub mutilæ capellæ,

Dignus tuæ qui de dominæ tibi
Cornu coronam divite conseras,
Florum quod uber atque frugum
Tu canis uberiore versu.

Per te Sabaudis Gallicus adstupet
Nunc et Camænis et numeris chorus,
Et patrios miratur hymnos
Tam cito transiliisse montes.

Istud sed omne muneris est tui
Quæ rapta in oras Margari dissitas
Ronsardum ibi Bellaiumque,
Atque alium atque alium creasti.

Nunc ergo famæ vecta draconibus
Cœlo fereris ceu Ceres altera
Actæa, quæ disseminasti
Cecropias segetes per orbem.

FINIS.

LE SECOND LIVRE

DES VERS

DE MARC CLAUDE DE BUTTET

AUX MUSES

ODE I

Ou voulés-vous, mes déesses, que j'alle,
Déesses mon souci?
Je n'en puis plus, voiés ma face palle,
Arestés-moi ici.

En vain, helas! en vain, par voz saints antres,
Par voz saints antres cois,
M'avez gagné, quand faisiés les bois chantres,
Apprentis sous ma voix.

Combien, traçant cette rude montée,
M'avés fet reculler

Seul à l'écart, pour ma dure Amalthée
Faire aux pins reparler?

Et combien, las! d'une course legiere,
T'ai-je veu remonter!
Lesse tes flots, ma natale riviere,
Pour m'ouir lamenter?

Où estiés-vous, pucelles? quelle rive,
Quel mont vous appelloit,
Alors qu'Amour os, nerf et veine vive,
Indigne, me bruloit?

Je ne croi pas qu'Aganippe glaçante
Pinde vous eut tenu,
Le bord d'Eurote, ou l'Écolle savante
De Parnasse cornu.

Les Dieux des bois, et Nymphes, de leur grace
Pour secours me donner,
Voiant ma mort écrite sur ma face,
Vindrent m'environner.

Chacun d'eux quiert d'où vient ma maladie,
D'où me sourdent tels maux,

Et sur tous Pan, le bon Dieu d'Arcadie,
Avec ses patoreaux.

« Helas! dit-il, quel desastre en ta chance
T'a le soulas rompu?
Tousjours l'amant d'une folle esperance
Vainement est repeu.

« N'allonge plus tes données angoisses
Dés l'heure que fus né,
Car, par arret, les fatales Déesses
L'ont ainsi destiné.

Or, saintes seurs, votre bande s'appreste,
Et, si avés povoir
Encontre Amour, pour vostre cher poëte,
Faites l'ores savoir.

Il fault tenter si les drogues Colchiques
Peuvent à ma langueur,
Et si au feu les idoles magiques
Ont effet ni vigueur,

Affin qu'ainsi la beauté qui me presse
Me veüille souvenir;
Mais il vaut mieux qu'à ce coup je la laisse,
Que tant m'en souvenir.

Universelle

SUR LA MORT DE TRESILLUSTRE

PRINCE CHARLES IX

Duc de Savoie

ODE II

PRINCE, entre tous princes heureux,
Qui, tirant ton cueur de la terre,
De la paix fus tant amoureux
Qu'on t'a veu veincueur de la guerre,
Et menas en ces mortels lieux
Une vie semblable aux Dieux;
Puis, quand tes vertus manifestes
Virent de tes gris ans le but,
Paiant le naturel tribut,
T'ont porté aux manoirs celestes;

Ta divine ame, qui tenoit
Son fort, par raison si puissante,
Du seul bien qu'elle imaginoit
Triumphe ores toute contente.
Haut au grand palais supernel
Tu bois le nectar éternel,

Plein de l'heur qui des dieux redonde;
Et prés de leurs trosnes t'assieds,
Pressant les astres de tes pieds,
Joieux d'avoir laissé le monde.

Là tu prens la paix qui tiroit
Çà bas doucement ton courage,
Qui le premier âge doroit,
Ains que le fer fut en usage;
Mais, quand les devoiés humains
En leur sang tacherent leurs mains,
Au ciel elle alla faire entrée,
Retirant des glaives pointus
L'innocent scadron des vertus,
Pour accompagner son Astrée.

CHARLES, *donq' tu regnes là haut,*
Où ta puissance est tousjours une,
Et ton regne n'i creint l'assaut
De la variable fortune;
Là tu prens immortels ébats,
Puis, jettant tes yeux ici bas,
Tu ris nos trop vaines demandes,
Voiant ce monde terrien
Estre un petit point et un rien,
Au pris de richesses si grandes.

Cependant, d'ung long pleur nouveau,
Ton peuple, que l'âpre dueil mine,
De loin deborde à ton tombeau,
Rebattant des poings sa poitrine;
Et en grands cris continuels
Appelle les astres cruels ;
Mais les trois Fées filandrieres,
Et le Tens, à nous faucher pront,
Quand le fillet de noz jours ront
S'endurcissent à noz prieres.

Desja pour toi je commençoi
Tirer une euvre à la memoire,
Où pront je desevelissoi
De tes aieux la morte gloire;
Mais, las! ton survenu trepas
Ranverse l'entreprise à bas,
Car ma Muse, taschant premiere
Leurs braves fets aller chantant,
Non supportée, va quittant,
Sans honneur, sa trompe guerriere.

Mais si, pour ton tige élever,
Ton filz pousse ma hardiesse,
J'irai ta grand' race treuver
Jusqu'au fond de l'antique Grece ;
Et montrerei nés tes aieux

Du sang d'Hercule merveilleux,
Attirant sa longue noblesse
Aux puissans empereurs Saxons :
Lors entonneront mes chansons
Ton grand Berol et sa proüesse.

Tandis pour toi j'immolerei,
Au noir sejour des ombres mornes,
Un toreau que j'atournerei
D'une girlande par les cornes.
Tout l'autel au Ciel fumera,
Et chaqu' an sacrifiera
Ma Muse sur ta sepulture,
Qui, contre l'obli hasardeur,
Epiant de loin ta grandeur,
Te grave ores cette écriture :

BELLONE, QUI TANT DE MAUX FAIS
EN YON ET DISCORDE ET GUERRE,
N'APROCHÉS POINT DE CETTE TERRE :
ICI DORT LE PRINCE DE PAIX.

A SA MUSE

ODE III

JEUNE *Eraton Savoisienne,*
Qui la manne Hippocrenienne
Commences seulement gouter,
Pour un jour te faire écouter,
Petite, mais doucette Muse,
De qui l'amour si bien m'amuse
Qu'avec un luth melodieux
J'aime mieux ensuivre les Dieux
Forestiers, et Faunes rustiques,
Et les Navondes aquatiques,
Au frais des bocages plus beaux,
Et aux tors rivages des eaux,
Mignon du Prince de Pathare,
Que la voix du palais avare,
N'aiant jamais l'art dedaigné
Que les neuf Seurs m'ont enseigné.
O de ma gloire la defense,
Mon support, ma seule esperance,
Inspire-moi des noveaux vers,
Animés parmi l'univers;

Et me targe contre l'envie
Des traits aigus en calumnie,
Que, tousjours mon renom cherchant,
Iniquement va decochant
Ce lourd et profane vulgaire,
A qui onq' vertu ne sceut plaire,
Grossier, courbant son esprit loin
Du Ciel, qui de nous a pris soing;
Donne que d'un fredon lyrique
Je sonne le carme Sapphique
Par la France, affin que premier
Gagnant le Lesbien laurier,
Et maugré l'envie dontée,
Par une gloire meritée
Tu cernes d'un tour triumphant
Le tendre front de ton enfant.

A APOLLON

VERS SAPPHIQUES

ODE IIII

PRINCE *des Muses, joviale race,*
Vien de ton beau mont subit, et, de grace,
Montre-moi les jeux, la lyre ancienne,
Dans Mitylene

Qu'autrefois Sapphon sona si dolente,
Quand le cueur bruloit à la pauvre amante;
Pere, si tu veux que je les fredonne,
Donne la, donne!

Et que, d'un archet resonant, je pousse
Mille grands beautés de ma Nymphe douce,
Douce non, mais, las! à l'amant fidele
Toute cruelle.

Or que dans ces bois je me tire à l'ombre,
Plein d'amours nuisans, que je porte sombre,
Trompe mes langueurs, la doleur, la peine,
Qui me regeine!

Vange-toi, Pœan, de la Cyprienne,
Qui va commandant à la bande tienne:
Pas ne suis du rang de sa trouppe serve,
Mais de Minerve.

O l'honneur par tout reverend de Clare,
Des faveurs tiennes ne me sois avare,
Montre les hauts cieux à ma gloire belle
Perpetuelle.

Par fureurs saintes loge dans ma teste,
Contre les Parques sacre-moi poëte:

Des noveaux lauriers à la jeune Muse
Dieu ne refuse.

Mets l'amour tousjours de la belle en estre,
Fai que ton luth d'or resonne en ma dextre,
Et que l'ord Python de sa langue inique
Plus ne me pique.

A L'AMALTHÉE

ODE V

Si tu bevois la froide Tane,
Femme à quelque cruel marrane,
Encor' piteuse en maux si longs,
Pleindrois-tu l'assaut que j'endure,
Butin d'avant ta porte dure,
Des apre-souflans Aquilons?

Ois-tu, cruelle, ois-tu la porte,
Poussée de la bise forte,
Qui rebruit d'un sec hurtement?
Et le voisin bois qui s'entonne,

D'un abboi que le vent lui donne,
Jusqu'au haut de ton batiment?

O pauvre moi, et loin de grace,
D'estre ici frileux sur la glace,
T'aimant sur tous tes poursuivans;
Mais indigne qu'amour me brulle,
Indigne que l'air ainsi m'urle,
A la merci de tous les vens.

Abbats ta fierté violente:
Elle est à Venus deplaisante,
Et ront d'amour le doux lien.
Tu n'es de la Vestale trouppe,
Ni difficile Penelope,
Fille au pere Tyrrhenien.

Las! l'or et les perles que donne
L'amant, aveeques sa personne,
Pour s'arrançonner de malheur,
N'ont point leur force à toi égale
Pour t'avoir, non ma couleur palle,
Triste temoin de ma douleur.

Ains, ce pendant qu'avec ma lyre
Je plein, je sanglotte et soupire,
Je tasche à t'ouvrir mes ennuis,

O trop rigoreuse Amalthée,
Seule dans ta chambre nattée,
Tu trompes mollement les nuits.

Mais, si les feux de la nuit lasse
N'ont fet que le somme t'embrasse,
Douce Amalthée, écoute, et voi
Comment Amour le cueur me ronge ;
Si tu dors, à tout le moins songe
Combien de peine j'ai pour toi.

A PHILIBERT DE PINGON

ODE VI

Or' que l'hyver s'approche,
Pingon, Pingon, vois-tu
La Nicolette roche
Haussant son chef pointu,
Toutte de nege blanche,
Et les arbres, pressés
De glaçons sur la branche,
Se courbans tous lassés?

L'eau, qui tournoiant dore
Les prés verds en boüillant,
Ferme s'empierre, et ore
Plus n'i va gargoillant :
Lasse et foible se frise,
Cuidant son trot hater,
Au ciflet de la bise
Contreinte d'arreter.

Chasse donq' la froidure
Et fai feu de gros bois;
Romp la paresse dure;
Debout, à cette fois
Ne pardonne à la cave:
Sois d'un vin abbrevé,
Ja de trois ans esclave,
Aux amis reservé.

Fai fumer ta cuisine
De mets non excessis,
Et au bal contremine
L'effort de tes soucis.
Que me chaud quelle terre
Mars remette en émoi?
Je n'ai soin d'autre guerre
Que de m'amie et moi.

Qu'on m'apporte ma lyre,
Çà, Philelphe, et aussi
Cour-t'en à Lambert dire
Qu'il vienne droit ici
Avec sa Marguerite;
Puis entre chez Milliet :
Di-lui qu'il vienne vite,
Et que la bande i est.

Si l'étude l'engarde,
Nous lui mandons tous trois
Que trop il s'amusarde
Au grand chaos des loix.
Or sus, qu'on casse en terre,
D'un libre pié veincueur,
L'aspre souci, qui serre
Et deseche le cueur.

Or est, ou jamais, heure
Que gais nous nous tenions.
Il n'est chere meilleure
Que de vrais compagnons.
Pingon, de cette place
Un seul ne bougera
Qui ne vuide la tace
Lors qu'elle écumera.

Au reste, laisse faire
Aux bons Dieux leur vouloir :
Tel ores se voit plaire
Qui se verra douloir.
Ne nombre et ne ranverse
Le cours d'un l'endemain :
La fortune perverse
N'est pas pas à notre main.

Ce que ton sort te donne
Te face tout content.
Si fortune n'est bonne,
Ne te va tormentant.
Ne crein la derniere heure,
Qui nous traine au trepas :
Combien que le corps meure,
La vertu ne meurt pas.

SUR LE TRIUMPHAL

RETOUR DE BOLOGNE

ODE VII

De *la mer où fut Bellone farouche,*
Où Tytan tumbé tout rouge se couche,
Henri, *le vangeur de l'Angloise outrance,*
Revient en France,

Ramenant brave son fort exercite,
Non jamais veincu dessous sa conduite,
Ja du beau laurier, qui par mort s'achette,
Cernant sa teste.

De son absence Paris tant malade,
Le sentant venir, de bien loin l'œillade,
Et lui appreste le triumphe, gloire
De sa victoire.

Par les saints temples les voutes pendantes
Desja s'allument de lampes ardentes;
Les prestres, qui ja les encensoirs ventent,
Haut aux Dieux chantent.

Ja desja l'on voit de loin aux campagnes
Flamber les armes, blanchir les ensegnes,
Et d'un trot brave la chevallerie
De Mars cherie.

Ja desja l'on voit herisser les plaines
De porte-lances, et de capitaines,
Ainsi boüillantes comme en la marine
L'eau qui chemine.

Là haut, encresté, le duc de Vandaume
Ardent se montre tuteur du roiaume,

Plus armé de cueur et de forces fermes
Que de ses armes.

Là Guise, Aumale, noirs d'honneste poudre,
Se montrent ardans ainsi qu'une foudre,
Aians fait estre l'Angloise vaillance
Boule à leur lance.

Là Mommorenci, Nestor de la France,
Qui au front porte la sage prudence,
Nerve de vertu sa force ancienne
Ulyssienne.

Le jeune NEMOURS, *que la gloire anime,*
Comme de Savoie race magnanime,
Faisant revivre les superbes septres
De ses ancestres,

Mignon de vertu qu'il aime et caresse,
Promet un grand fruit en fleur de jeunesse,
Craquant des armes, tout leger galoppe
Parmi la troppe.

Par tout retreluit la flotte argentine,
Du roial tige celeste origine,
Avec les armes, lances et épées
Ensanglantées.

Mais, au beau milieu de si clairs heroës,
HENRI *flamboie, decouvert les joües*
Sous sa visiere, se faisant voir estre
Un Dieu terrestre.

De tant forts princes Bologne étonnée
Tremble, se voiant toute environnée,
Sentant des Anglois, foibles pour répondre,
La vertu fondre,

Quand les murailles, de terreur tremblantes,
Receurent grands coups des gorges tonantes,
D'un bruit et rebruit, d'un double tonnerre,
Crollant la terre.

Le grand Dieu Neptun, des sources profondes,
En sent refremir son regne et ses ondes,
Trois fois anonce d'un fier bras moleste
Guerre funeste.

Son septre empoigne, qui les eaux envoie,
Puis, prenant pitié du clair sang de Troie,
Trompant son courroux, long tens effroiable,
Fut favorable.

Aux François mesme Tethys est facile,
Redonnant faveur à son plus qu'Achille,

Qui ne doit creindre, tant haut son heur monte,
Qu'autre le donte.

Et si lui promit d'une juste guerre
Non sa Bologne, non seule Angleterre,
Ains à tousjourmais tout ce qu'elle embrace
D'un long espace.

Mais, ha! ma lyre, tu es trop hardie,
Encor les armes ne faut que je die:
Garde qu'en cuidant ensuivre les trompes,
Tu ne te rompes.

IL SE PLEINT

D'AMOUR ET D'AMALTHÉE

ODE VIII

PETIT *Dieu,*
Qui en tout lieu
As fet maitresse ta main,
Las! et puis
Que tien je suis,
Que ne m'es-tu plus humain?

Le tens tout
Chasse à son bout,
Et rien ne peut sejourner;
Un jour fuit,
L'autre le suit,
Tout s'en va sans retourner.

Les flambeaux
Du ciel, plus beaux,
Sur nous versent leur pouvoir :
Car ils font,
Selon qu'ils vont,
Tout à la fin se mouvoir.

Mais douleur,
Ni ma couleur,
Ni ma trop ferme amitié,
Ni la foi,
Trop vive en moi,
Ne treuvent mort ni pitié.

Ah! beauté,
Qui m'as enté
Ton front au cueur, et tes yeux,
Dont l'attrait
Tiendroit sujet
Mesme le plus grand des Dieux,

Ton beau teint,
Ton marbre peint,
Les Déesses ont en soi :
Tels biens ont,
Et si ne sont
Cruelles ansi que toi.

Pour Adon,
De Cupidon,
Venus, les traits tu sentis ;
Phebe eut bien
Le Latmien,
Et Cybele son Atys.

Me perdant,
D'un feu ardant,
Amalthé', tu me nourris,
Pour l'émoi
Que j'ai par toi,
Ne me donnant que tes ris.

A quoi, las !
Hatant mes pas,
Veux-tu m'abbatre à l'envers,
Qui chanté
Ai ta beauté,
Portée au ciel par mes vers?

Sus leur mont,
Les Muses m'ont
L'un de leurs chers fils nommé :
Hé! que vaut
Un bien si haut,
Si de toi ne suis aimé?

De ma mort
Jurée à tort
Quel los peux-tu rapporter?
Assés d'heur
As de l'honneur,
Que seule m'as peu donter.

SUR LA PERTE DE SAINCT QUENTIN

ET LES VICTOIRES DE FRANÇOIS DE LORREINE, DUC DE GUISE A CALAIS ET THIONVILLE

ODE IX

COMME *un lion autrefois redoutable,*
Sentant desja pesans
Ses membres gourds, à soi non plus semblable,
Faisant place à ses ans,

Aux fiers combats des plus forts ne s'encombre
Qu'il a jadis tenté,
Ains s'accroupit et se retire à l'ombre
De quelque antre écarté,

Ne perdant point pourtant sa fiere audace
Dessous sa vieille peau,
Il enhardit et avance en sa place
Son jeune lionneau,

Qui, de fureur troublant toute la plaine
Par un noveau effroi,
Saute aux toreaux, et les mord, et les traine
Tous en sang aprés soi,

Tant pour amour de la gloire éveillée
Que pour faim du repas,
Soit pour autant qu'à celle heure épiée,
Le pasteur n'i est pas :

Ainsi Cesar, quittant les fortes armes
Bas de dessus son dos,
Laissant l'ennui et fuiant les allarmes
Pour gagner le repos,

Arma son fils de fer et de courage,
Qui en premier butin

Accoup embla, comme un puissant orage,
Les murs de Saint-Quentin.

Mais, depité en sa terrible bande,
L'ensegne déploia,
Et, voiant France en fiance trop grande,
A ce coup l'effroia :

Lui presentant, pour la faveur, la perte,
(O ciel soudain mué !)
Au roial sang fit rougir l'herbe verte,
Sous un prince tué.

Mais, comme on voit qu'en éclairs le tonnerre,
Pret de tout accabler,
Croule le ciel d'un grand bruit, qui la terre
Prontement fet trembler,

Haut au milieu de son ardente trouppe,
Le vaillant Guise ainsi,
Brave accourant des champs de Partenope,
Vint foudroier ici;

Et de prim saut, en secourant la France,
A dans sa main remis
Le fort Calais, deux cens ans en souffrance
Foulé des ennemis.

Puis, s'attachant à meinte et meinte ville,
Tout pret à les faucher,
A renversé l'orgueil de Thionville,
Pour autres depescher,

Si que par tout la peur, le sang, l'esclandre,
Il envoie aux plus forts,
Epoventant l'Angleterre et la Flandre
De ses heureux efforts.

O fort heroë! ô vertu plus qu'humaine,
Qui grande au ciel te mets,
Par tes hauts faits, la gloire de Lorreine
Ne perira jamais.

HYMNE A LA PAIX

FILLE *de Dieu, des peuples mere,*
Qui, dés que les chetifs humains
Malins ne connurent ton pere,
Armans leurs infideles mains,
Tirant haut ta divine bande,
Nous laissas à tout malheur choir,
Puis au ciel, en magesté grande,
T'allas prés de ton pere assoir.

Si quelque vertu non foulée
Encores soufflans nous soutient,
Or' que la terre desolée
A son dernier abime vient,
Ecoute-moi : ne soit couverte
Ta pitié, pour plus ne nous voir ;
Assez nous a punis la perte,
Dedaignans de te recevoir.

Ah ! las ! rien plus çà-bas n'abonde
Que tout malheur, nous r'accablant !
Le cruel Mars l'univers monde,
De ville en ville, va troublant.
Las ! plus le Ciel ne nous avoüe,
Loin, loin de nous s'enfuit tout bien :
Sans raison Bellone se joue
A épancher le sang chrestien.

Les cités, aux tonnans allarmes,
Rompant le saint honneur des loix,
En grand effroi sautent aux armes ;
Des troupes les horribles voix
Noncent par tout ouverte guerre ;
L'une gent court l'autre assommer :
Que reste, si non que la terre
S'enfondre pour nous abimer ?

Ah! si ta celeste caresse
Nous cache ton visage doux,
Helas! debonnaire Déesse,
Pour tout jamais c'est fet de nous.
Le Ciel, foudroiant nostre race,
Dorera un siecle nouveau,
Puisque de son antique face
L'univers n'a plus rien de beau.

Voi-tu PHILIPPES *qui arrive*
Pour tout à coup la France embler,
Faisant, d'une fureur hative,
Un merveilleux camp assembler?
Les plaines, qui claires herissent
De fer, viennent à s'animer,
Comme les ondes qui se glissent
L'une aprés l'autre dans la mer.

Voi, voi, en la large campagne,
HENRI *pront les armes happer,*
S'opposant aux forces d'Espagne
Et prés d'Amiens se camper,
Où, couvrant toutte la prairie,
Va ses fiers étendars hâtant,
Puis, dressant sa gendarmerie,
D'un front invincible l'attend.

Quelle ruine plus profonde,
Ah! pourroit l'Europe encourir,
Las! si cette élite du monde,
S'entrebrassant, vient à perir?
Du meurtre la bourelle guerre,
Faisant Somme à regret hâter,
Ne se contentant de la terre,
Courra Tethys ensanglanter.

Descen du ciel froisser leurs armes,
Qu'ils n'aillent jamais combattant :
Et vien pronte essuier les larmes
Du pauvre monde qui t'attend.
Empogne la corne abondante,
Mais de l'arbre où tant tu te plais
Orne ta trouppe triumphante,
O paix, ô bienheureuse paix!

En or pompeusement ornée,
Venus ait son beau ceste ceint,
Amenant le bon Hymenée,
D'une robbe de pourpre peint.
Les plaisirs, les gais jeux, la chere,
Tes saints pas talonnent de prés,
Te suivant tous, leur reine chere,
O paix, ô bienheureuse paix!

Quand l'horrible assaut prendra voie,
Pour au choc ces grands roys irer,
Comme gryphons qui à la proie
A coup se veulent déchirer,
Vien au secours ! Ah ! ne nous laisse,
Mais, contre l'assaut hasardeux,
Partant du ciel, comme Déesse,
Lance ta grand' force entre deux.

Bien que de Mars la rage ouverte
Semble tout à la mort mesler,
Sans esperance que de perte,
T'armant de ton divin parler,
Aux scadrans élancés commande
D'arrêter : lors chacun, tout coi,
Abbatant sa fureur plus grande,
Humblement obeïsse à toi.

Di-leur : « Rois guerriers, si la gloire
Obstinés vous contreint armer,
Faut-il en sanglante victoire
Desoler la terre et la mer?
Suivrés-vous ce Mars execrable,
Tant de voz cités ranversant?
Las! voiés l'estre pitoiable
De votre peuple perissant. »

A ta voix la pitié chrestienne
Si sainte les puisse émouvoir,
Qu'à l'envi l'un et l'autre vienne
Humble à toi, pour de prés de te voir.
Lors ta grand' beauté favorable
Resplendisse en ses doux attraits,
Par sus toute autre émerveillable,
O paix, ô bienheureuse paix!

Pren la main, à la guerre adextre,
De HENRI, *du Ciel fortuné,*
Puis la victorieuse dextre
De PHILIPPES, *à vertu né,*
Et en foi non jamais muable
Fai-les si douces enlacer
Qu'époints d'une amour perdurable,
Tous deux viennent à s'embrasser.

Lors Bellonne en aspre furie,
Rompant ses homicides fers,
De depit et forcennerie,
Aux grands abimes des enfers,
Trebuchant, pour jamais descende;
Et chascun raconte tes faits,
Anonçant ta victoire grande,
O paix, ô bienheureuse paix!

Que plus aux champs Mars on ne voie
En canons terribles tonner.
Haut au ciel montent feux de joie,
Les temples saints on voie orner.
Toute l'Europe à ta venue
Déborde en triumphes exprés,
Et tout peuple aprés toi se rue,
O paix, ô bienheureuse paix!

Va revoir le monde habitable,
Merquant ce grand rond terrien,
Et ta douce main équitable
Rende à chacun ce qui est sien:
Le prestre dedans son eglise,
Le noble l'autrui ne cherchant,
Le marchant en sa marchandise,
Le laboureur soit à son champ.

Puis de l'abondance prospere
Commence les thesors verser
A la tout-engendrante mere,
Qu'à tes pas on voie engresser;
Et que l'accroissante richesse
Bigarre en tous bons fruits épés
Noz champs dorés de ta largesse,
O paix, ô bienheureuse paix!

Par quel los, Déesse puissante,
Bruira ton nom, en mes vers mis?
Faut-il que ma harpe te chante
La grande fille de Themis?
Plutôt, prés de Dieu tousjours telle,
Flambes en ton trosne, à jamais
Sur tous les siecles éternelle,
O paix, ô bienheureuse paix!

Quand cette grand' machine ronde
Contr'émeut tous ses mouvemens,
C'est toi qui, pour tourner le monde,
Arrengeas tous les elemens.
Et, lorsque le chaos contraire
Rebroüilloit la cause aux effets,
Tu les fis en leurs lieux retraire,
O paix, ô bienheureuse paix!

Tu es de tout mere divine,
Compaigne des grands Déités.
La justice à tes pieds s'incline,
Tu peuples les grandes cités.
Tout ce que ce beau tout enserre,
Ministre au grand Dieu tu le fais,
Toi puissante au ciel et en terre,
O paix, ô bienheureuse paix!

Il n'est region si barbare
Qui humble ne t'aille adorant :
L'ardent More et le froid Tartare,
Laissant Mars, te vont implorant;
Les Medois bragards, à la trousse,
Pour trophé' t'appendent leurs traits,
O des vivans nourrice douce!
O paix, ô bienheureuse paix!

O celeste, ô trois fois tresgrande,
Antique Reine des humains,
Oi comme chacun te demande,
T'addressant la voix et les mains.
Ne sois de nos vœux dédaigneuse,
A t'avoir voi tous peuples prets.
Descend, descend, ô paix heureuse,
O paix, ô bienheureuse paix!

A ANNE

ODE X

PRÉS *d'un doux ruisselet bruiant,*
Encortinés d'une ombre lente,
Eviton la chaleur mordante
De l'âpre soleil ennuiant.

Douce mignonne, je te prie,
Faison ici rompre noz pas;
Je t'asseure que je suis las
D'une autre ardeur, qui plus m'ennuie.

Sous cet orme courbant son dos
Au vent, d'une douce halenée,
Trompons cette chaude journée,
Sommeillant en oisif repos.

Ote doncques ta turque toile,
Et que tes cheveux, separés
En trines d'or, soient égarés
Pour faire à Zephyre une voile.

Puis mets de fleurs un gai chappeau
Sur ton front, où ton poil se frise,
Echarpant ta crespe chemise,
Qui follatrera sur ta peau.

Telle aux bois fut jadis connue
Venus, accollant son ami,
De grand aise tout endormi
Sur sa blanche poitrine nue.

Et, en tels ornemens sutils,
De Tyr les pucelles chassantes

Portoient les trousses traquetantes,
Sous leurs coudes pronts et gentils.

Çà donq' vien, ma mignonne, et lace
Ton doux bras à mon cou baissé,
Me tenant de l'autre embrassé,
Sur ton gyron qui me soulasse.

Lors par fois fort je baiserei
Tes humides levres décloses,
Puis sur tes beaux tétins de roses
Doucement je m'endormirei.

Et en ce soupirant ombrage
Qui tant bien nous embouchera,
Quand le plaisir me touchera,
Veincu d'une doucette rage,

Plus mignard t'irei caressant
Qu'un pigeon qui s'amie baise :
Tous deux languirons de grand aise,
L'un avec l'autre perissant.

Ainsi morrei sous ce bel arbre,
Ainsi ta vie s'en ira ;
Lors ton blanc corps me servira
D'un soüef sepulchre de marbre.

Les Nymphes des bois, qui verront
Vivre aprés mort notre amour grande,
En vain faisant de pleurs offrande,
Tels vers funebres nous donront:

O TOMBE NON JAMAIS OBSCURE,
BIEN MERITES CE CORPS ICI,
ET TOI, LOIAL AMANT TRANCI,
UNE TANT BRAVE SEPULTURE.

A CLAUDE LAMBERT

ODE XI

Tu vivras plus heureux, Lambert, si tu passages
Sans paureux t'assabler aux dangereux rivages,
Et sans en haute mer ta voile aller donnant
A l'Austre forcennant.

Vraiment cellui se voit çà bas un petit Dieu
Qui des deux bouts choisit le vertueux milieu :
Un estre par trop grand donne peine et souci,
Pauvretté fache aussi.

Plus souvent les hauts pins (quand les vents se font guer
Par la rage de l'air veincus, gisent à terre;
Grands tours ont plus grand' cheute, et sur les monts plus gra
Sont les foudres grondans.

Quel desir donq' nous chasse au bas Inde vermeil
Et aux peuples chaufés d'un étrangier soleil,
Si la richesse et l'or, sous leur vaine valeur,
Couvent tant de malheur?

Tu sçais, mon cher Lambert, que la vertu constante
De ce qui est assés, paisible, se contente:
Je n'estime non plus de se voir empereur
Que pauvre laboureur.

La Nature à tous donne une commune loi:
Un pauvre crocheteur et un superbe roi,
Naissans, n'apportent rien, et, quand ils s'en iront,
Rien ils m'emporteront.

Tous nous faudra franchir un passage semblable,
Tous nous faudra passer l'onde non repassable,
Voir Sysiphe, et Tantal, et la punition
De l'orgueil d'Ixion.

C'est arreté que tous, qui vivons des presens
De la dame Cerés, serons trainez des ans

En l'éternel exil, et noz biens du trepas
Ne nous garderont pas.

Tandis que les trois Seurs tireront notre vie,
Loin de l'ambition, loin de la palle envie,
Vivons nets de peché; le reste qui sera,
Le destin le fera.

A toi les justes Dieux n'ont voulu refuser
Des biens à suffisance, et moins l'art d'en user,
Esprit, ni corps dispos : que vas-tu souhetant ?
Rien n'est en tout content.

A L'AMALTHÉE

ODE XII

HELAS! *que me veux-tu plus?*
Voi qu'aux maux qu'Amour m'assemble,
Un palle mort je ressemble
Qu'on met au tombeau reclus.

Que veux-tu me geiner mieux
Que plutôt tu ne m'assommes?

Crois-tu que les veillans Dieux
N'ont souci des fets des hommes?

O Dieu, est-ce rendre un jour
Au port l'espoir qui m'enchaine,
M'abbatre de tant de peine?
Est-ce le loier d'amour?

Veut ton bel œil consummer
Un pauvre cueur si fidelle?
Veux-tu estre, en lieu d'aimer,
Une Belide cruelle?

Ah! si tu ensuis ce tort,
Avec moi cherra ta gloire.
Est-ce quelque ample victoire,
A l'ami donner la mort?

Qui chantera tes beaux yeux,
Ton doux maintien, tes caresses,
Dont tu detiendrois les Dieux,
Quittans pour toi leurs Déesses?

Qui tracera de longs pleurs
Sa face étrange et mi-morte,
La nuit, à ta sourde porte,
Offrant des pleins et des fleurs?

Jadis eut en tel dedain
Narcis une Nymphe belle.
« O fier juvenceau, en vain
Te plaise une autre ! » dit-elle.

Amour la pauvrette oüit ;
Il prend l'arc : à sa priere,
Court une fleche meurtriere,
Qui du rebelle joüit.

Car tant soi-mesme il s'aima,
Panché sus une fontaine,
Qu'en fin mort il i pâma,
Quitté de son ombre vaine.

De son sang plein de langueur,
Fumant au mosseux rivage,
Pour éternel témognage,
Sortit une belle fleur.

O ! si le Ciel veut tenir
La balance à ton injure,
Pourra jamais devenir
Ta beauté fleur ou verdure ?

Plutôt courras te cacher
Dans les bois, ourse poureuse ;

Plutôt (ô trop rigoreuse !)
Roidiras en long rocher.

Veus-tu qu'un trait punisseur
Au fleuve infernal te mande ?
La beauté par la douceur
Tousjours s'élieve plus grande.

Mais que me vaut de donner
Aux fiers vens ma plainte vaine ?
J'use le soc en l'areine,
Pour rien puis n'i moissonner.

En ce pendant tu nourris
Mon mal d'un espoir severe ;
Puis, ô trompeuse, ton ris
S'ébat tout en ma misere.

Onq' femme ne t'allaitta,
Fiere, superbe, rebelle :
Une tigresse cruelle
Sus un dur roch t'enfanta.

A P. DE RONSARD

Vendomois

ODE XIII

Ronsard, fils d'Apollon, il faut
Qu'au ciel ma flamme soit portée :
Amour m'ard d'un brandon si chaud,
Allumé à l'œil d'Amalthée,
Que, sentant mes forces éteindre,
Je n'ai plus ma voix pour me pleindre.

Or' sont reverdis trois printens
Que cette grand' beauté cruelle
Tyrannise mes jeunes ans,
Triumphant de ma perte, telle
Qu'un brave roi aiant soumis
Sous sa main les murs ennemis.

Que reste-il donq' fors qu'en ses bras
La Parque, à mes maux plus humaine,
Me prenant, m'abime là bas,
Pour me décharger de ma peine,
Et que Caron, ramant sa barque,
Me sauve aux champs où est Petrarque?

Si tu sceus onq' comme Amour point,
Par ta Cassandre, je te prie
Que l'obli ne m'emmeine point :
Donne à ma cendre une élegie,
Et, prenant pitié de mon sort,
Complein de ton ami la mort.

Ainsi le trait d'Amour vaincueur,
Par l'œil d'une beauté divine
Qui mit le camp devant ton cueur,
N'atteigne à ta sainte poitrine.
Ainsi Venus mal secourable,
Plus qu'à moi te soit favorable!

A JEAN DE PIOCHET

Son cousin

ODE XIIII

LOUANT *le Saturnien âge,*
Piochet, que vas-tu regretant
Le non reparable dommage
Du monde, qui vivoit contant?

« Lors (dis tu) notre grande aieule
Du soc n'avoit le ventre encré :
Car, sans la semondre, elle seule
Tout nous prodigoit de son gré.

« Les vignerons à la vendange
Jamais érener ne s'alloient.
En touttes pars (miracle étrange !)
De vin les purs ruisseaux couloient.

« Jamais la chaleur retournée
De l'été ne les basanoit,
Et, sans voir grisonner l'année,
Tousjours le mois de mai regnoit.

« Encor' le pin, marchant à rames,
N'avoit veu les marins dangers,
Ni la trompette aux fiers allarmes
N'animoit les chevaux legers.

« Encor le fer, nerf de la guerre,
Et l'or, plus nuisant que le fer,
Ne faisoient éventrer la terre
Jusques au tenebreux enfer.

« L'execrable faim d'avarice
Qui ne se soule d'assembler,

La discorde source du vice,
N'osoit point les cueurs accabler.

« Ni la jeune épouse feale
Point ne rompoit le neud certein
De la blanche foi nuptiale,
Pour tromper son mari lointein.

« Car la vertu vivoit au monde,
Franche des outrageux excés :
Chacun s'aimoit d'amour profonde ;
Il n'étoit juge, ni procés.

« O tens heureux, que je m'étonne
Te voir tant caressé des cieux !
Tu es dit, à raison très bonne,
Siecle d'or, siecle precieux. »

Ainsi parlant des premiers hommes,
Piochet, où vas-tu t'empêcher
Du grand age d'or ? Nous i sommes ;
Ne cour plus si loin le chercher.

Ores l'or aux peuples commande,
L'or plus que vertu on cherit ;
Ores par or l'amitié grande
Et la plus ferme foi perit.

L'or fet qu'ores l'avare mere
Vend sa fille aux sales amours;
L'or fet que l'enfant de son pere
Cherche la mort avant ses jours.

L'or fet dans une riche bouche
Entrer le venin trahissant;
L'or fet étrangler dans sa couche,
Sans cause juste, l'innocent.

Par or s'achettent les offices,
Pour détruire un pauvre souffrant,
Et se vendent les benefices,
Comme meubles, au plus offrant.

Par or les honneurs on échelle;
Sans or, tu n'auras jamais bien;
Sans or, en ta juste querelle
Ton avocat ne dira rien.

Bref, mon Piochet, l'or tout maitrise,
Meintenant l'or est adoré;
Chacun veut l'or, chacun le prise:
Voici un vrai siecle doré.

SUR LE TREPAS DU ROI

ODE XV

ENTREPARLEURS

LE POETE ET LA FRANCE

MAIS *répon-moi, je te pri :*
Qui es-tu, qui d'un tel cri,
Et d'angoisse si étreinte,
Envoies au ciel ta pleinte,
Et, tirant sanglots profonds,
En larmes toute te fonds?
Pourquoi ta main tant outrage
Tes longs crins et ton visage?
Quel âpre regret te fand,
Comme une vefve dolente,
Qui, se dechirant, lamente
La mort de son seul enfant?

LA FRANCE.

Fui-t'en loin de mes ennuis!
Ah! qu'est-ce que plus je suis?
O France! France angoisseuse!

Ja trop t'estimoit heureuse
Le Ciel, las! qui en un rien
S'oppose à mon plus grand bien.
Hé, hé! qui pourroit contreindre,
Fut un dur tygre, à ne pleindre,
Voir ainsi mort devant moi
HENRI, *mon grand heur prospere,*
Mon Roi, mon prince, mon pere,
Mon pere, mon prince et Roi?

LE POETE.

A droit ta juste douleur
S'attache à si grand malheur.
Las! qui en tant tristes termes
Brideroit ses chaudes larmes?
Lui, ces jours, qui tournoiant,
D'armes tout reflamboiant,
Terrible en sa force agile,
Eut foudroié un Achille
De grands coups, sous son armet,
A-il hors soufflé la vie?
Di-moi comment, je te prie,
Si ta douleur le permet.

LA FRANCE.

Ah! las! et ne sçais-tu pas
Qu'aux heroïques combats

Du grand tornoi, par vengeance,
Mars, d'une fatale lance
Qui son armeure outre-ouvrit,
L'étourdissant à la cheute,
Las ! et en vain à l'émeute
Le secours vint le saisir :
Lors cheut en si grande outrance
Ma brieve rejoüissance,
Et mon trop fraile plaisir.

LE POETE.

O Dieux, de notre heur jaloux,
Etoit-il rebelle à vous ?
Avoir au monde rendue
La paix par tant d'ans perdue,
Ramparer la sainte foi,
Voir ce grand Espagnol roi
(L'honneur du monde) son gendre ;
Puis, taschant un repos prendre,
Pris de la Parque à l'instant !
Quand plus et plus j'i contemple,
Ceci est un vrai exemple
Que çà bas rien n'est constant.

LA FRANCE.

Hé ! voir mon fort roi veincu,
Qui haut veincueur a vécu,

Par tant d'horribles allarmes!
Combien l'ont chargé les armes,
Guerroiant pour mon support,
En plus grand hasard de mort!
Las! quantes fois, à ma pleinte,
M'en a fet verser la creinte
Une grand' pluie de l'œil?
Mais lors Dieu gardoit sa vie,
Pour en cette tragedie
L'outrer à mon plus grand dueil.

LE POETE.

Dieu est juste et rien ne fet
Qui ne soit bon et parfet:
Encor n'arrivoit son heure.
Il faut que tout homme meure,
Tôt ou tard, également:
Nul ne sçait quand, ni comment.
Tel souvent se promet d'estre
Ici bas un Dieu terrestre,
Qui, en hauts desseins trompé,
Tombant sous son asseurance,
Avec sa vaine esperance
Tout à coup se voit happé.

LA FRANCE.

Las! au beau palais roial,

Il ornoit le lit nossal
De sa sœur, jointe en grand' joie
Au puissant duc de Savoie;
Mais la mort, qui le guetoit
La tombe lui apprétoit,
Et à moi un lac de larmes.
O trop infideles armes!
Perdre ainsi mon Roi si doux!
O Ciel, sourd à ma compleinte,
Ah! m'aiant ainsi contreinte,
Pers-tu le souci de nous?

LE POÈTE.

Arreste ton vain crier!
Par cris on ne peut plier
La Parque, à chacun severe.
Trompe ton dueil, laisse faire
Au grand ouvrier de là haut,
Qui voit bien ce qu'il nous faut.
Cuides-tu que ta cririe
De mort le reveille à vie?
Le Ciel, d'un long tour dispos,
Abbat toute chose née;
Et faut sous la destinée
Que châcun courbe le dos.

Or donques torche ton œil,

Sans tant r'appeller ton dueil.
Tu as FRANÇOIS, *dont l'enfance*
N'a trompé ton esperance.
HENRI *en repos se voit*
Meilleur que quand il vivoit.
Quant à la Parque traitresse
Qui tant te brasse d'angoisse,
Elle a usé de ses droits :
Car, à tous se montrant une,
Non plus que la gent commune,
Elle n'épargne les roys.

A JACQUES JULIOT

Dijonnois

ODE XVI

LA *plus grand' malheurté qui puisse*
Rendre l'homme esclave à tout vice,
C'est que, se voiant imparfet
Et perissable en ce bas estre,
Aveuglé il ne veut connoitre
Ce pourquoi il a été fet.

Plutôt dégenerant en beste,
Tousjours à bas panchant la teste,
Du ciel va son œil détournant :
Egal aux brutaux qui ne vivent
Que pour perir, et par tout suivent
Là où le corps les va trainant.

Mais de nous celle part meilleure,
Qui, laissant cette orde demeure,
Retourne au ciel son premier lieu,
Montre que par elle nous sommes
Et devons estre appellés hommes,
Vive image de ce grand Dieu.

Eussions-nous tous la connoissance
Que c'est que de notre naissance,
Juliot, le souverein bien
Ne nous fuiroit, et cette vie,
Qui nous trompant tôt est ravie,
Nous estimerions moins que rien.

Châcun, de son peu tenant conte,
Vivroit content : la raison pronte
Coupperoit la griphe à procés.
Le fer, qui sa mere ensanglante,
Forcé d'une main violente,
Pour l'or ne feroit tant d'excés.

Plus l'abus on ne verroit naitre.
Le marchant, le noble et le prestre,
Son chemin tracé ne romproit.
Par tout fleuriroit la police,
Et jamais l'avare justice
Par presens on ne corromproit.

La Foi, ores de nul connue,
Et la Verité toute nue,
Et la Paix, qu'on ne peut avoir,
Amenant du ciel leur sequelle,
Avecques Astrée la belle
Viendroient çà bas pour nous revoir.

Mais, Juliot, nul ne veut suivre
Le vrai bien, qui heureux fet vivre;
Et tant l'erreur nous tient pressés
Que seulement or' on caresse
Les vains honneurs et la richesse,
Et les grands thesors amassés

Pourquoi, mortels, voz cueurs se rangent
Aux choses vaines qui se changent?
Quel heur attendés-vous avoir,
Suivant l'inconstance du monde,
Et si celle vie seconde
Plus belle ne pensés de voir?

Soit l'aube et le vespre, la marque
Aux biens d'un salué monarque,
Dontant ce grand rond terrien,
Qu'en a-t-il? Tout s'en court, et plonge
Au vain obli, tout comme un songe
Vitement s'en retourne en rien.

Je ne voi point de difference
De la richesse à l'indigence,
Ni des plus petits aux plus hauts :
Car aussi bien la mort assomme
Le riche roi que le pauvre homme,
Nous faisant en fin tous égaux.

AU SEIGNEUR

JEAN TRUCHON

Premier président de Grenoble

ODE XVII

QUEL *Dieu, ma Muse, quel prince ou heroe,*
Quel roi, ma Clion, veus-tu que je loüe,
Dont le nom la voix dans les bois hardie
Die et redie?

Ou par l'épesseur d'Helicon ombreuse,
Ou dessus Pinde, ou dessus la frilleuse
Roche Hemienne, jadis rechaufée
Du chant d'Orphée,

Aux doux arts docte de sa mere sage,
Frenant les fleuves, ou des vens la rage,
Lorsqu'il oreilloit les forests suivantes,
En vain marchantes?

Veux-tu rechanter des fiers Grecs les flambes?
Ou les déreglés et gais dithyrambes?
Ou de Briare les cent bras molestes
Aux fors celestes?

Ou, d'un vers tout neuf sucré de ta manne,
La prise de Mets, ou Sienne Tuscane,
Sacrant de HENRI *l'immortelle gloire*
A la memoire?

De ce ma lyre pas un mot ne sonne,
Mars sur tes cordes assés ne s'entonne;
Les soucis jeunes, les amours qui croissent,
Mieux te connoissent.

Sus donques, mes dois, que l'on se remue;
O Pimpléennes, venés, qu'on salue

Mon Truchon (votre dès sa tendre enfance)
Qui vient de France;

Qui vient, et, venant, avec soi rameine
L'equité, les loix et la foi certaine.
Que ce jour me soit pour si chere teste
A jamais feste.

Lyre trop basse, retor tes oreilles;
Qu'on sonne et sonne, qu'on face merveilles!
Châcune corde, sans qu'elle se rompe,
Soit une trompe.

Tai-toi donq', Amour, et vous aussi, armes!
Je sonne Truchon, patron de mes carmes,
Et qui aux Muses sur tous m'encourage
En ce jeune âge.

O Tytan trop lent és eaux azurées
Si tu honnores tes roües dorées
D'un jour qui face que je chante un hymne
De ses mains dinne,

Dans un dur antre, ou dessus la molle herbe,
Reveillant les jeux honnorés de Lesbe,
Quels nerfs, quels fredons, quelle ode plus douce,
Vaincra mon pouce?

AUX DAMOISELLES SAVOISIENNES.

ODE XVIII

Le Dieu de doctrine et science,
Qui m'aime dés ma tendre enfance,
Or' m'offrant d'un juste loier
Ce qui fet mon front verdoier,
M'a donné cent plumes nouvelles,
Qui les beautés des damoiselles
En tout rapportent vivement;
Et vous ose faire un serment,
Que les votres, du ciel venues,
Ne cherront sous terre inconnues,
Et par moi la posterité
Saura quelles avés eté.

La beauté de la brave reine
De Carthage, voire d'Heleine
(L'une éteinte pour son amant,
L'autre la grand' Troie enflammant),
Là bas eut reconnu sa gloire
Sans la Muse, par la memoire,
Qui, bien loin de l'oblieuse eau,
Lui courut fermer le tombeau.

Damoiselles, si sages estes,
Favorisés-moi les poëtes ;
Leur docte plume gardera
Que le tens ne vous changera :
Car ce vieil faucheur n'a puissance
Où les Neuf Seurs font resistance.

Petrarque sa soif éteignit,
Lorsqu'un doux feu le contreignit
Humer la sainte eau chevalline,
Chantant celle Laure divine,
Sa douce angoisse et gai ennui ;
Mais, si Amour m'ajoint à lui,
Sous les hauts lauriers du Parnasse,
De Marcossei l'amblante grace,
La Buron à l'œil ravisseur,
Et les gais attraits de sa seur,
La Grave, Maillant, Chatel, voire
Avecques sa bonté Ravoire,
Quand mes Muses les hucheront,
Pour vivre à jamais, sortiront
Tout à coup de ma chaude forge,
Et le bel œil noir de La Gorge,
Qui lance aux cueurs l'amour ardant.
En cette carte ce pendant,
Muse, mon cher souci, bigarre
Les propos dorés de La Barre,

Et son haut esprit, que les cieux
Ont comblé des thesors des Dieux.
Fi d'une beauté nompareille
Fardée de vaine merveille,
Si le beau corps n'est revétu,
Comme de beauté, de vertu.

A JEAN DE SAINT DENIS

SEIGNEUR DE SAINT CHRISTOPHLE

ODE XIX

Le chaud nous commande de boire,
Saint-Denis; or donq', si tu veux
A ce coup pour ton bien me croire,
Sous cet if aux frisés cheveux,
Ne parlant un mot de la guerre
Ni de procés, d'esprit contens,
Ici dessus la belle terre
Il faut arréter le bon tens.

Sus, laquais, tire la ferriere,
Qui r'affreschit au fond du puis.

Que songes-tu là, Mordentiere,
Tousjours sur ton Timée? Et puis,
Monchatre, degaine ta flute;
Guillaume, emporte ce Platon :
Je veu qu'orendroit on dispute
Doctement contre le flaccon.

Que vaut en tristesse ennemie
S'abbestir, comme un cagnardier?
Courage, chambriere m'amie,
Pren-moi la hure de senglier,
Et mets là gentiment la nappe,
Et le jambon, pour boire mieux :
Avant que ce jour nous échappe,
Je veux qu'il nous rende joieux.

ODE XX

COMME *au chaud midi Janette,*
Dégoisant une chanson,
Pignoit sa belle chevrette,
A l'ombre d'un verd buisson,

Et que la roche hauteine,
Couplet par couplet, contoit
Aux bois, et à l'eau prochaine,
Tout cela qu'elle chantoit,

Une orde guespe felonne,
Qui, murmurant, s'en fâcha,
Sur la chevrette mignonne
Son dur aiguillon ficha,

Si profond que la rebelle,
Regimbant, va s'échapper
Des douces mains de la belle,
Qui, las! ne l'a peu happer.

Ja bien outre elle est lancée,
Tirant sa maitresse aprés,
Et, de sa douleur chassée,
Court aux peuplées forets.

« O Dieu Pan! dit la bergere,
Garde qu'un loup boucager
De sa grand' gueule meurtriere
Ne la me vienne outrager!

« Dedans ton saint temple entrée,
Chantant ton los immortel,

J'offrirei de sa ventrée
Un chevreau sur ton autel. »

Tandis que la bergerette
Revague, sans savoir où,
Sortant du bois, la chevrette
S'en va rancontrer le lou,

Le lou qui, la voiant seule,
Cautement la regardant,
Ouvrait ja sa large gueule,
Pensant d'en souler sa dent.

Mais, en se dérobbant pronte,
Un temple abbatu treuva;
Et à coup sur l'autel monte
Du dieu Pan, qui la sauva.

Ja la chevrette conduitte
Là haut la mort attendoit,
Et le lou, cregnant la suite,
Seulement la regardoit,

Quand Janette, l'oiant braire,
Par prieres arréta
Jaquet, qui, de grand' colere,
Dessus le lou se jetta.

Sur le lou sa fronde il jette :
Il tire, il va l'étranglant;
Et d'un gros bâton Janette
Rebat son museau sanglant.

A la fin l'horrible beste
Ils depouillent, et la peau
Pend là d'avant pour conqueste;
Puis Jaquet cet écriteau

Entailla de sa serpette,
Dessus un poteau de fou :
ICI JAQUET ET JANETTE
ONT PENDU LA PEAU DU LOU.

A VENUS

ODE XXI

A toi, Déesse Venus,
Qui naquis és flots chenus,
Des Tritons tant admirée,
Et de Tethys azurée,
Qui, par ses argentés flots
D'ordre rebruians ton los,

Joieuse à ta Cypre affronte ;
A toi, reine d'Amathonte,
De Dyrraque et Gnide aussi,
Qui éventes mon souci,
Et, d'une fuite lonteine,
Chasses ma boiteuse peine,
Pour m'estre aujourd'hui repeu
Des doux baisers que j'ai eu
De la bouche de m'amie,
Qui m'ont redonné la vie ;
Dessus ton divin autel,
Chantant ton los immortel,
Ces sacrés charbons j'allume,
Et en tourbillons j'enfume
La voute du temple tien
D'un parfum Arabien ;
Et devot te fai offrande
D'une rosine girlande,
Où rid ton myrte sacré,
Te priant l'avoir à gré.

Mais, o d'Amour douce mere,
S'il te plait encor me faire
Tant heureux, quelque matin,
De conquester son tetin,
Je t'en ferai davantage :
Tu auras tôt une image

D'un marbre plus precieux
Qui fut onq' offert aux Dieux.
Mais, si aprés, plus traittable,
Tu m'étois tant favorable
(Pour reparer le forfet,
Que par toi ton fils m'a fet)
De faire qu'un coup je puisse
Mesurer sa ferme cuisse,
La tenant entre deux draps
Prisonniere de mes bras,
Pour l'heur de si grand' victoire,
Je te promets qu'à ta gloire
D'un art bien plus brave encor,
Tu te verrois toute d'or,
En admirable presence;
Et ton Mars avec sa lance,
Auprés de toi renversé,
De toi seroit caressé.
Là riroient les mignardises,
Et de crespées chemises
Mille Cupidons vétus,
N'usans plus de traits pointus,
Et tes jeux qui d'ennui privent,
Et les plaisirs qui te suivent.

A ANNE

ODE XXII

CETTE *bouchette fresche et vermeillette*
Me sçait la rose, puis la violette,
Ainçois que l'aspre soleil l'ait blemie,
Anne m'amie;

Et le pur bâme, le doux miel Attique,
Le cynamome, l'encens Panquaique,
Et de son arbre la myrrhe tumbée
En la Sabée;

Ou des noirs Indes la miellée canne,
Ou bien la sainte secourable manne,
Et si en douceur chose plus plaisante
Nature enfante.

Donques se taise la douce Arabie,
Donques se taise la superbe Indie,
En toute terre qui drogue odorante
Envoie en vente.

Car ni civette, musc, ou ambre encore,
Ni moins les roses filles de l'Aurore,
Ni odeur suave d'une mer contraire,
Peuvent tant plaire

Comme tes lévres savoreuses, voire
Qui peuvent veincre le precieux boire
Que Ganimede, ce Troien gars, donne
Au Dieu qui tonne.

Sus donques, Anne, je veux qu'on me baise,
Ma petite Anne, mon bien et mon aise;
Assés n'est forte ta main jeune et tendre,
Pour te defendre.

Bouche doucette, bouche coralline,
Trop longue attente ja le cueur me mine :
Baise-moi, baise, baise-moi donq' ores,
Encor', encores!

O bouche tant douce! Hola, ah! méchente,
Tu me mords, ce tour point ne me contente :
Fai, fai, mignarde, qu'en plaisir je meure,
Tout à cette heure.

Que je resucce un baiser de colombe,
Tant que l'humide nectar au cueur tombe :

Que l'un de l'autre, de si longue entente,
Pareil bien sente.

A UNE VIEILLE

ODE XXIII

Tu n'es (ô vieille Cybele!)
Plus si belle
Que d'impatiente amour
Je sois pris par tes œillades,
Ni qu'aubades
Je te donne, au point du jour.

Long tens a que la jeunesse
Qu'Amour blece,
N'épie tes pas contés.
Nul galand ne te courtise
A l'église,
Courant aprés les beautés.

Car, ainsi comme marchettes
D'épinettes,

Ta langue éloche tes dens;
Ta face est toute peausue,
Et mossue
Est ton oreille au dedans.

On voit ton œil, vieille souche,
Baveux, louche;
Tu as tremblante la voix;
Ta cuisse est comme une gaule;
Ton épaule
Est aussi seche que bois.

Et toutefois, vieille crosse,
Vieille rosse,
Tu oses bien t'enhardir
De penser qu'à ta charogne
Je me jogne,
Pour tes froids ans reverdir.

Plutôt sera l'aigle en l'onde
Vagabonde,
Et l'air de poissons couver,
Les loups et chevres ensemble,
Que j'assemble
Mon printens à ton hyver.

AUX BERGERS

ODE XXIIII

Dieu vous gard, gentils pâtoreaux,
Qui, prés de ces vertes coudrettes,
Faittes dancer, sous les musettes,
Voz chevrettes et voz toreaux.

Avés-vous point veu traverser,
Par ce trac qui aux bois se mesle,
A cheval une damoiselle,
Qui ores ne fet que passer?

Ils sont trois noirs chevaux à cours,
Et elle sus un blanc se hâte,
Aiant un manteau d'écarlatte
Et un haut chappeau de velours.

Un peu d'avant s'en va dispos
Le laquais, qui court de vitesse,
Menant une levriere en lesse,
Merquée de noir sur le dos.

Ne l'avés-vous donques point veu?
L'appetit vous a fait entendre
A bucheter parmi la cendre
Vos chatagnes dedans ce feu.

O bergers, qu'heureux je vous voi!
Que le Ciel vous a fet de grace,
N'otant des plaisirs votre face,
Et mesme deut passer le roi!

Jamais d'ennui ne vous souvient,
Ains, contans fables et sornettes,
Ici, avec voz bergerettes,
Vous prenez le tens comme il vient.

Mais moi, las! serf de l'amitié,
A qui j'obéi trop fidelle,
Je cour aprés cette cruelle,
Qui n'a ni merci ni pitié,

Et langui, sans esperer rien
Que la mort, sous le dur empire
D'une maitresse qui m'est pire
Qu'un Turc à ung pauvre Chrestien.

A PHILIBERT DU VAL

Evesque de Sées

ODE XXV

Val, si jamais en toi s'assirent les Neuf Seurs,
Si le Dieu qui son front du beau laurier couronne,
Si le gai Tégean qui sept challemeaux sonne,
Si les Faunes barbus qui cherchent tes frescheurs,

Si les Nymphes et Dieux, qui sur les molles fleurs
Poursuivent les Amours que leur œil aiguillonne,
Si le cristal coulant qui doux en toi boüillonne,
Peut en rien desoiver les tracassés chasseurs :

Or' que mon arc foncé bien loin ma fleche pousse,
Que je porte en écharpe et ma trompe et ma trousse,
Preste-moi ton repos : ja de travail j'ahanne.

Et cependant, ô Val, que je brosse les bois,
Que j'anime mes chiens, que tout est aux abbois,
Je te pri, fai ouïr mon cornet à Diane.

ODE XXVI

ENTREPARLEURS

BUTTET ET AMALTHÉE

TANDIS *que tu me caressois,*
Et qu'en moi tes yeux tu paissois,
M'assotant par faveur diverse,
Nul plus agreable pendoit
A ton cou, ni te mignardoit :
J'etoi un autre roi de Perse.

AMALTHÉE.

Tandis que ton cueur enflammé
N'a autre qu'Amalthée aimé,
Et qu'Anne ne sceut te surprendre,
On ne parloit que de moi, lors
Je surpassois de face et corps
Les beautés d'Olive et Cassandre.

BUTTET.

Mon cueur n'a gueres Anne éleut,
Docte à faire parler le luth,

Qui la Tusque Itale a suivie,
Et pour sa beauté (si ma mort
Ne la tiroit à mesme sort)
Je ne creindroi donner ma vie.

AMALTHÉE.

Mon cueur ard du jeune Lambert,
Brave, tout savant, tout expert:
De lui seule me voi servie,
Pour l'amour duquel (si ma mort
Ne le tiroit à mesme sort)
Cent fois voudroi perdre la vie.

BUTTET.

Quoi! constante comme le vent,
Si, tout ainsi qu'auparavant,
Je t'ouvre de mon cueur la porte,
Si je fai, passé cette fois,
A Anne visage de bois,
Et si d'elle je me deporte?

AMALTHÉE.

Bien qu'il soit beau comme le jour,
Toi bien fort colere en amour
Et plus leger que vaine écorce,

Sus tous je te voudroi cherir,
Et avec toi vivre et morir,
Tant tu as sus mon cueur de force.

A ANNE

ODE XXVII

Ou vas-tu, mon petit œil,
Ma toute gentile amie?
Où fui-tu, Nymphe jolie?
Vien me faire un doux accueil.

Çà, tôt, que j'aie de toi
Un baiser, deux, trois et quatre;
Vien, ma mignonne follatre,
Ma jeune ardeur, prés de moi.

Comme à son mignon plus doux,
Que la nuit tient en paresse,
L'Aurore les lévres presse
Loin de son vieillard époux,

Ren ton amant bienheureux
T'épâmant dessus sa bouche :
Ton soupir ja mon cueur touche,
Doucettement langoreux.

Amour, entrant dedans nous,
Quand au cueur sa flamme il vente,
D'un baiser ne se contente
S'il n'est bien long, ferme et doux.

D'un baiser donq' addouci
Pai mon cueur, soule ma vie,
Rallente ma chaude envie...
Ah! mignonne, c'est ainsi.

O Dieux, que doux me nourrit
Ce baiser, douce mignarde,
Douce fille fretillarde,
Mon petit enrage-lit!

Mon tout! Mais laisse ma main,
Je veux cueillir cette fraise :
Laisse-la joüer à l'aise
Par l'albatre de ton sein.

Elle poursuit ses ébats :
Pren les tiens, ne la retarde,

Ma menonne, je n'ai garde
De l'aller mettre plus bas.

Rebeise-moi, mon cueur doux,
Encor', encor', de la sorte!...
Ha! fine, tu fais la morte,
Pour me tromper tous les coups.

Là donq' fesons-les si longs
Que l'un de l'autre l'ame emble:
Ainsi bec à bec assemble
Venus ses mignards colombs.

ODE XXVIII

Ja se levoit la belle aubette,
Partant de son nuiteux sejour,
Et ja redisoit l'alloüette
Au laboureur qu'il étoit jour,

Quand Tenot, en poil tout farouche,
S'abillant auprés du foier,
Laisse le foarre de sa couche,
Pour monter haut sur un noier.

Il s'en i va, et là dechausse
Ses sabbots, puis à l'arbre met
La main, puis le pied, et se hausse,
Se grimpant jusques au sommet,

Où refrongné en orde moüe,
Branlant sa perche d'un fort bras,
De çà et de là, il secoüe
Les noix, qui meures vont à bas.

Puis en mettant fin à sa peine,
Tirant bien hautement la voix
De l'estomach, à gueule pleine,
De ce chant fit brammer les bois :

« O toi plus que la rose belle,
Veux-tu donq' à la mort laisser
Ton Tenot, qui l'amour cruelle
De son cueur ne peut déchasser?

« Je t'ai plus chere que ma vie,
Margot, et tu t'enfuis de moi !
Si n'aurei-je jamais amie
(Et vint une Nymphe) que toi.

« Jane me veut; si fet Michelle,
A qui ja le dur tetin point;

Mais (ô Dieu !) je te voi si belle
Que toute autre ne me plait point.

« Tu es plus gente que la branche
D'aubépin, ou le sep pampré;
Comme pur lait ta face est blanche,
Ton bel œil est verd comme un pré.

« Ta joüe à la pomme migraine
Va resemblant; ton poil follet
Feroit de prés honte à la leine
De notre petit agnelet.

« Mais, ah ! Margot, tu es plus dure
Que ma cognée à émancher,
Que le bois qui ce bourg emmure,
Et que la coste d'un rocher.

« Dieu gard la gente jovencelle,
En qui pitié jamais n'entra :
C'est tout un, je l'aimerei telle,
Tant que l'ame au corps me battra. »

AU VENT ZEPHIRE

ODE XXIX

FLATARD *Zephire, mignon de ces rives,*
Et des bocages aux perruques vives,
Et de Diane, par son frere, lasse
D'estre à la chasse;

Jeux et delices des fleurs soupirantes,
Jeux et delices des eaux trottignantes,
Et des Napées, qui par les verds aulnes
Fuient les Faunes;

Laisse ta Flore, puis me favorise,
Ainsi qu'au pasteur reverend d'Amphrise,
Qui flutoit ses vers d'une agreste canne
Pleine de manne.

Dou-soufflant vental, soulas de Cephale,
Lors qu'imprudamment sa fleche s'avalle
Sur sa Procre, helas! que fortune envoie
Sa triste proie.

Soit que ton plaisir mollement sejourne
Aux feüilleux tertres dont Menal s'atourne,
Soit que sus Ide freschement tu ventes
Les eaux bruiantes,

Hai avant, ici tes ailes se hâtent :
Vien voir ces Nymphes qui gaies se battent
En ces bords pierreux, et toutes font rage
Par le rivage.

Vien, vien voir entre ces follatres filles
Mon Amalthée, qui or' des coquilles,
Pas à pas marchant, d'une soefve peine,
Cueut sur l'areine.

Ainsi Dione, par son Idalie,
Entre ses Graces plus belle, se plie
Sus fleurs diverses, puis leurs fronts enbande
D'une girlande.

Ainsi, aux rives que l'orient dore,
Les belles Nymphes qui voient l'Aurore
Peschent les perles et la pierrerie,
Pour l'or nourrie.

Mais quels corsages, quel blanc poli marbre,
Et quelles beautés derriere cet arbre,

Caché je vise! ô quelles merveilles
Aux Dieux pareilles!

Vien donq à ce coup, ja elles carollent,
Vien, et ameine les Amours qui vollent,
Armés de brandons, de douces flameches,
D'arcs et de fleches.

Fai qu'en enfonçant leurs archets rebelles,
Tous d'un flot sautent assaillir les belles,
Mais sur tout garde que nul ne pardonne
A ma felonne.

Ou, si tel secours en toi ne demeure,
Au moins, las! affin qu'en dueil je ne meure,
Souffle (si tu peux), étein, et évolle
Ma flamme molle.

DE VENUS ET BACCHUS

ODE XXX

Ne te rend amoureux du vin, ni de Venus:
D'une mesme façon ils sont traitres connus,
Car l'un le cueur enflambe,

Et l'autre le cerveau; l'un de nos plus verds ans
Va la force battant, et l'autre avant le tens
Nous fet flechir la jambe.

Amour, qui ne voit goutte et ne cherche qu'aller
Au jour, pour estre veu, a souvent fet parler
Meint homme à la vollée;
La sotte ivrognerie, à tous se decouvrant,
D'un fet, tant grand soit-il, va l'entreprise ouvrant,
Par avant bien celée.

Ce brutal Cupidon souvent pour peu de cas,
Brassant de toutes parts dommageables debats,
Emeut des grands allarmes;
Et de mesme Bacchus, encore non armé,
Se rue aux bras de Mars, et, de rage enflammé,
Est aveuglé aux armes.

Jadis la Cyprienne inique ranversa
Le roiaume d'Asie, et au vent ne laissa
De Troie que la cendre.
Et toi, Iach, poussant les Centaures hardis
(Ravissant Hippodame), aux Lapithes jadis,
Tu fus un grand esclandre.

Quand ces deux forcennés ont une fois surpris
Le rampart le plus haut, noz sens et noz esprits,

Pris de leur tyrannie,
Ne se peuvent r'avoir; la bonté ne nous suit,
Toute honte est perdue, et la raison s'enfuit,
Bien loin de nous bannie.

Enchaine donq' Venus et Bacchus fortement,
Affin que la mignarde, en prenant finement
Ton cueur, ton corps ne gaste,
Et que ce Dieu fameux, pour t'avoir derechef
(Se montrant tousjours doux), t'empognant par le chef,
A la fin ne t'abbate.

Ou, s'il te plaît Venus amie recevoir,
Je le veux bien, pourveu que ce soit pour te voir
En tes enfans revivre.
Mais ne laisse Bacchus de ta table approcher,
Si non tant seulement pour ta soif étancher,
Et non pour fol le suivre.

SUR LA MORT D'UNE DAMOISELLE

ODE XXXI

LEVÉS-VOUS *aux prieres miennes,*
O saintes vierges Tespiennes,
Et or' à ce triste tombeau

Accourés, immortel troupeau :
Debout, sortés des vertes ombres
D'Helicon, pour voir les encombres,
L'angoisse et le regret profond,
Que les destins souffrir nous font.

La beauté où les douces Graces
Choisirent leurs duisantes places,
Lors que le dur tens les troubloit :
La Nymphe qui vous resembloit,
Du Ciel pour un miracle offerte,
De soi et de nous a fet perte.

Las! si les Heliades sœurs,
Lamentant, fondirent en pleurs,
De dures écorces étreintes,
Regretant en vain par leurs pleintes
Leur frere mal caut, attelant
Le char tout l'univers brulant,
Au moins soient meslés en voz carmes
Durs soupirs, compagnons des larmes,
Et d'un cri étrange et peu beau
Fendés cet avare tombeau,
Menant une pleinte si grande
Que le Ciel mesme vous entende.

Et moi, me rongeant jours et nuits,

Je verrei avec mes ennuis
Si mes angoisses inhumaines,
Si mes aspres sanglots et peines,
Et mes pleurs, pronts à le laver,
Seront forts pour le soulever.

Prins-tu plaisir, Ciel, de parfaire
Ce bel euvre, pour le defaire ?
O terre mere, peus-tu bien,
Perdant ton plus souverein bien,
Ores tes gais atours reprendre?
La fiere Parque a fet descendre
(Ah Dieu! en un moment si brief!)
Dessous toi (ô creve-cueur grief!
O dure Parque inexorable!)
Tout ce qu'eut ce tens d'admirable,
De douceur, de grace et beauté,
Et n'a peu flechir sa bonté
La rigueur d'une loi si dure;
Mais le Ciel en print tant de cure
Qu'encores elle a le pouvoir,
Maugré la mort, faire revoir
Sa vertu survivante au monde.
Hé Dieu! quelle angoisse profonde!
Ah! quel regret perpetuel!
Voir choir sous un astre cruel
La beauté des Dieux admirée!

Voir, helas! devant la serée
L'unique rose ainsi fanir!
Quiconque ici voudra venir,
De pleurs bagne un tombeau si rare,
Et, fut un du roch plus barbare
Des froids Scytes, la connoissant,
Qu'il aille partout annonçant
Que ses cendres encore belles
Furent l'honneur des Damoiselles.

Las! comme un bref lis qui fleurit,
La plus grande beauté perit,
Et de noz ans le tant court nombre
Derrier' nous fuit ainsi qu'une ombre :
Car tout, en ce val terrien,
Semble un songe et est moins que rien,
Tant peu noz plaisirs i sejournent.
Les beaux soleils couchés retournent,
Plusieurs fois, leur course élevant
Au tour éternel, se suivant
Tousjours en leur splendeur semblable;
Mais, si d'un coup inevitable
La Parque, en ses cruels effors,
Empoudrant ce terrestre corps,
Nous a notre lumiere éteinte,
Ains qu'avoir la grand' borne atteinte
Que de terre on resortira,

Longue nuit nous assopira.
Las! au monde rien n'est durable.
Puis donq' que le sort indontable
N'a de noz plus beaux jours merci,
Muses, mettés le pied ici,
Et sur la nymphe ensevelie
Jettés la rose frais-cueillie,
Jettés voz plus beaux lauriers verds,
Lui gravant memorables vers,
Affin qu'ainsi le passant sache
Quel thesor cette terre cache.

FIN DU SECOND LIVRE

NOTES

Page 3, titre. Cette ode fut adressée à Henri II, en 1559, au moment où la paix de Cateau-Cambrésis allait être conclue entre lui et Philippe II, roi d'Espagne, après des guerres longues et sanglantes auxquelles la moitié de l'Europe avait pris part.

P. 4, vers 4. La ville de Boulogne-sur-Mer, qui avait été prise par les Anglais en 1544, fut rendue en 1550, quand la paix se fit avec l'Angleterre. Mais cette restitution coûta 400,000 écus d'or à la France, et, trois ans après, Charles-Quint la détruisit de fond en comble, après un siège de six semaines.

— v. 5. L'Écosse, sous la régence de Marie de Lorraine, veuve de Jacques V, était devenue en quelque sorte feudataire de la couronne de France. L'alliance des deux pays fut resserrée, en 1558, par le mariage du dauphin François avec Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui était élevée depuis l'âge de six ans à la cour de Henri II.

— v. 6. L'empereur Charles-Quint, qui fut longtemps en guerre avec Henri II, et qui se démit de l'Empire en 1556, après avoir signé une trêve de cinq ans avec Henri II.

— v. 14. En 1551, Maurice, duc de Saxe, et plusieurs princes allemands, qui accusaient l'Empereur de violer leurs priviléges, appelèrent à leur secours le roi de France, comme protecteur de la liberté germanique. Henri II, à la tête de son armée, s'avança jusqu'aux bords du Rhin, après avoir pris les villes de Metz, de Toul et de Verdun, que les derniers empereurs avaient usurpées sur la France.

— v. 15. En 1555, le maréchal de Brissac commandait une armée française en Piémont; il prit les villes de Verceil,

d'Ivrée, de Casal, et remporta des avantages signalés sur le duc d'Albe qui commandait l'armée impériale.

P. 4, v 17. En 1551, la république de Sienne, menacée par Cosme de Médicis, implora l'assistance de Henri II, qui lui envoya un corps d'armée sous les ordres du maréchal de Thermes; mais, après des succès divers, les Siennois furent contraints de se soumettre aux Florentins, malgré l'appui de la France.

— v. 20. En 1551, l'île de Corse, opprimée par les Génois, voulait se donner à la France; Henri II y envoya des troupes qui prêtèrent secours aux insulaires pour la défense de leurs libertés.

P. 5, v. 4. Le duc de Guise, à qui le roi avait confié le commandement de son armée en 1557, prit la ville de Calais que les Anglais occupaient depuis près de deux siècles, et les chassa entièrement de la France.

— v. 10 Henri II, à l'exemple de François Ier, avait essayé de fonder des colonies françaises en Amérique. Par ses ordres, Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, partit pour le Brésil avec une flotte, en 1555, et alla s'établir dans une île, à l'embouchure du Rio-Janeiro; mais cet établissement tomba bientôt en décadence et fut abandonné.

P. 6, v. 4 Par le traité de Cateau-Cambrésis, le roi de France et le roi d'Espagne « se rendirent réciproquement tout ce qu'ils s'étaient pris depuis huit ans ». Ce traité n'était pas à l'avantage de la France qui perdait plus de 150 places fortes, pour n'en recouvrer que 3. Aussi, *les plus sages et les plus soumis* ne purent s'empêcher de murmurer.

P. 7, titre. Catherine de Médicis, femme de Henri II. Cette ode a été faite en 1559, comme la précédente, après la signature de la paix de Cateau-Cambrésis.

P. 9. Mentor était un fameux ciseleur grec du temps de Périclès.

P. 10, v. 14. Allusion au mariage du dauphin François avec la reine d'Ecosse, en 1558, et à celui de la dauphine Élisabeth avec le roi d'Espagne, en 1559.

P. 12. Cette ode fut composée avant la célébration du mariage, qui devait s'accomplir deux mois après la signature du traité de Cateau-Cambrésis, par lequel Henri II accordait au duc de Savoie la main de sa fille unique, « qu'il aime et tient

chère comme sa propre fille », dit le traité, « pour de plus en plus corroborer et confirmer cette paix ». C'est au milieu des fêtes qui précédèrent ce mariage que le roi fut blessé mortellement dans un tournoi. Les époux n'en furent pas moins unis, sans éclat et sans pompe, dans la chambre même du roi, le 9 juillet, la veille même de sa mort. Voy. ci-après l'*Épithalame* que Marc-Claude de Buttet avait préparé pour les *noces*, qui n'eurent pas lieu.

P. 12, v. 11. Marguerite de France, duchesse de Berri, sœur unique de Henri II était née à Saint Germain en-Laye le 5 juin 1523. Elle avait la passion des lettres et des sciences, comme son père François Ier. Elle s'adonnait à tous les travaux de l'intelligence; elle excellait dans tous les arts, ce qui l'avait fait surnommer Minerve et Pallas par les savants et les poètes qui l'entouraient. Sa beauté, sa piété, sa douceur et sa bienveillance lui avaient gagné tous les cœurs. « On ne sçauroit jamais tant dire de bien de cette princesse qu'il y en a eu », dit Brantôme Quand elle eut épousé le duc Emmanuel-Philibert, qu'elle aimait depuis longtemps, elle fit de la cour de Savoie une autre cour de France Ses sujets l'avaient surnommée la Mère des peuples et la comblaient de bénédictions. Elle resta Française de cœur jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 14 septembre 1574, par suite d'une pleurésie.

P. 14, v. 11. Apollon, né à Délos. Le temple qu'il avait dans cette île passait pour une des sept merveilles du monde.

— v. 13. La Fable ne dit pas que le temple de Délos ait été construit par Dédale, qui vivait en Crète sous le règne de Minos.

P. 15, v. 14. Androgée, fils de Minos et de Pasiphaé, ayant vaincu tous ses rivaux à la lutte, dans les fêtes des Panathénées, fut assassiné par ordre d'Égée, roi de l'Attique.

— v. 17. Pasiphaé, femme de Minos, étant devenue amoureuse d'un taureau, engendra le Minotaure.

P. 16, v. 2. Artiste, *feuvre* pour *fevre*, *fabricator*.

— v. 5. Dédale, pour sortir du labyrinthe de Crète où Minos l'avait enfermé avec son fils Icare, fabriqua des ailes avec des plumes d'oiseau et de la cire. Icare s'étant élevé trop haut dans son vol, la cire fondit au soleil, et il tomba du haut des airs dans la mer.

P. 17, v. 10. La sibylle de Cumes était prêtresse du temple d'Apollon.

P. 18, v. 22. Cette ode offre bien des réminiscences du sixième livre de l'*Énéide* de Virgile.

P. 19, v. 9. Apollon était nommé *Amphrysius*, et sa prêtresse *Amphrysia*, à cause du fleuve Amphrysé, en Thessalie, près duquel le dieu, chassé du ciel, avait gardé les troupeaux d'Admète.

P. 21, v. 17. Dans le traité de Cateau-Cambrésis, il est dit : « Le duc de Savoie supplie le roi de France « trouver bon et avoir agréable que le mariage de très excellente princesse Madame Marguerite de France, sa sœur unique, duchesse de Berry, et de luy, se puisse faire, et l'honorer d'une telle princesse, *qu'il desire singulierement*, tant par la proximité du sang dont elle attouche à Sadite Majesté que par les dignes, excellentes et rares vertus qui sont en elle »

P. 23, v. 9. Suivant les termes d'un vieil historien que nous avons cité plus haut (voy. note de la p. 6), « les deux rois se rendirent réciproquement ce qu'ils s'estoient pris l'un à l'autre ».

— v. 12. Le duc Emmanuel-Philibert, héritier de l'illustre maison de Savoie, que les poètes faisaient descendre d'Hercule. Ce prince, qui fut surnommé Tête de fer, était né le 8 juillet 1528; il succeda, en 1553, à son père Charles III, dit le Bon, qui ne lui laissa que trois villes, avec le titre de duc de Savoie et de prince de Piemont, tout le reste de ses Etats ayant été conquis par la France. Le traité de Cateau-Cambrésis les lui rendit. C'était un vaillant capitaine; mais, dit Brantôme, « pour faire ses affaires il estoit peu scrupuleus et fort habile : aussi avoit-il fort paty, ayant este despouillé; et s'il ne fust esté tel, et ne s'en fust faict accroire, par son espée qui luy estoit restée et par sa valeur, il fust demeuré le plus pauvre prince qui fust jamais ». Son mariage avec Marguerite de France lui porta bonheur. Il mourut en 1580.

P. 24, v. 6. Le mariage du dauphin François avec la reine d'Écosse avait eu lieu en 1558; celui de la dauphine Elisabeth de France avec le roi d'Espagne venait d'être célébré.

— v. 17. L'expulsion des Turcs hors de l'Europe était toujours la pensée dominante de la chrétienté; mais les bons rapports de la cour de France avec la Turquie n'en existaient pas moins, et la politique de François Ier, à cet égard, avait continué sous le règne de Henri II.

P. 25, v. 12. « En l'ode seconde du premier livre, dit l'Auteur au Lecteur (Voy. à la fin de ce recueil), tu trouveras ce mot

Naroues, duquel usoient les anciens Gaulois, qui signifie les Parques, mot qui (encores qu'il ne soit plus dès long tems en usage), toutefois, doit estre r'appellé, tant pour la reverence que nous devons à l'antiquité, que pour la majesté d'icellui, que je pense estre sorti du grec νάρο et de βίος, signifiant, comme diroit le latin, *mulgentes vitam*. Je l'ai tiré d'un vieil roman rymé, en ces vers :

Les Naroues ce malencontre
Lui avoient fillé, si m'aist Dieux. »

P. 28. Odet de Coligny, cardinal de Châtillon, né le 10 juillet 1515, était fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France, et de Louise de Montmorency, frère de l'amiral de Coligny et de d'Andelot, chefs des protestants en France ; il s'attacha, comme eux et peut-être avant eux, à la réforme de Calvin, mais il dissimula longtemps ses opinions en matière de religion, car François Ier lui avait donné plusieurs riches abbayes en le nommant archevêque de Toulouse, puis évêque de Beauvais, et le pape Clément VII l'avait créé cardinal en 1520 Il s'était fait le Mécène des gens de lettres, et il fut constamment l'appui des sectateurs de la nouvelle religion. C'est à lui que Rabelais dut plus d'une fois de conserver sa liberté et sa vie Quand il se vit obligé de lever le masque et de se déclarer huguenot, il se réfugia en Angleterre, où il mourut le 14 février 1571.

— v. 2. Marguerite de France, sœur unique de Henri II, était déjà la protectrice des gens de lettres à la cour de France avant son mariage avec le duc de Savoie.

P. 29, v. 1. Le chœur des neuf Muses, nommées aussi Castalides, à cause de la fontaine Castalie qui leur était consacrée sur le Parnasse.

— v. 10. Ronsard a exprimé sa reconnaissance dans plusieurs pièces de vers adressées au cardinal de Chastillon. Dans un discours qu'il lui adresse, on remarque ces deux vers prophétiques :

Il faut contre Fortune opposer la vertu,
Et plus avoir bon cueur, tant plus on est battu.

— v. 14. C'est le poème de la *Franciade*, dont Francus, fils d'Hector, est le héros, et que Ronsard avait commencé, dès cette époque (vers 1558), en l'honneur de Henri II. Ce poème n'a jamais été achevé, et les quatre premiers livres seulement parurent en 1572 (*Paris*, *Gabr. Buon*, in-4°), avec ce quatrain qui prouve que, dans la pensée du poète, Charles IX s'intéressait à la poésie plus que Henri II.

Si le roy Charles eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage;
Si tost que la mort l'eust vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

P. 29, v. 17. Pierre Paschal était un franc Gascon, qui se fit une immense réputation de savant, d'historien et de poète, à la cour de France, sans avoir jamais écrit que quelques pages en latin ampoulé. Du Verdier le représente comme « un peu abuseur du monde, qui repaissoit les gens de fumée au lieu de rôt et qui, avec cela, sut tirer de l'épargne douze cens livres de gages par chacun an pour faire l'*Histoire de France*, et pour en donner bonne espérance, semoit de petits billets portant ces mots : *P. Paschalii liber quartus rerum a Francis gestarum.* » Il conserva ses pensions jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Toulouse le 16 février 1565. Il avait pourtant publié un opuscule : *Henrici II Elogium*, *effigies et tumulus*, imprimé en 1560 et traduit en français par Lancelot de Carle.

P. 30, v. 22. C'est-à-dire les poètes qui, depuis la mort de François Ier, avaient eu lieu de se plaindre de l'indifférence des grands seigneurs. Marc-Claude de Buttet s'en plaint aussi (Voy. ci-après l'Auteur au Lecteur), « considérant la perversité de nostre siecle (en ceci autant déplorable qu'en plusieurs autres choses) estre si grande qu'après le long travail et continuel étude, mesme des plus excellens, bien souvent pour la recompense, on n'en a que le blasme, la perte, et si de quelques-uns la louange, c'est tout. »

P. 31, titre. Beatrix Pacheco, fille du duc d'Ascalona, grand maître des chevaliers de Saint-Jacques, mariée, le 17 septembre 1539, à Sébastien de Montbel, comte d'Entremonts et de Montbel, seigneur de Montellier : elle eut un fils, mort au berceau, et une fille, Jacqueline de Montbel, qui épousa en 1561, par ordre du roi Charles IX, Claude de Bastarnay, comte du Bouchage et baron d'Anthon, et qui, étant devenue veuve sans enfants, contracta une seconde alliance en 1571, avec Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, amiral de France. Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, par Sam. Guichenon, p. 171 de la Continuation de la troisième partie de cet ouvrage.

P. 33, v. 13. Sémiramis, reine d'Assyrie, qui étendit ses conquêtes jusqu'en Éthiopie.

— v. 20. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui se donna la mort

pour ne pas tomber vivante entre les mains d'Auguste, vainqueur d'Antoine à la bataille navale d'Actium.

P. 34, v. 1. Clélie, jeune Romaine, donnée en otage à Porsenna, s'échappa des mains de ses gardes et traversa le Tibre à la nage pour retourner à Rome.

— v. 12. C'est Éléonor d'Autriche, veuve du roi de Portugal, que François Ier avait épousée en secondes noces, à la suite du traité de Cambrai conclu en 1529. Après la mort du roi, elle se retira dans les Pays-Bas, auprès de son frère l'empereur Charles-Quint; puis elle repassa en Espagne et mourut à Badajoz, en 1558, âgée de soixante ans.

P. 36, titre. Claude de Miolans, fille de Louis, seigneur de Miolans en Savoie et d'Anjou en Dauphiné, mariée, par contrat du 21 octobre 1526, à Guillaume de Poitiers, comte d'Albon, vicomte d'Étoille, seigneur de Saint-Vallier, etc., lieutenant général pour le roi ès pays du Dauphine, était belle-sœur de la célèbre Diane de Poitiers, avec qui elle transigea, le 18 mars 1550, au sujet de la succession de son mari, ce dernier ayant nommé sa sœur Diane héritière de tous ses biens. Voy. *Hist. générale de la Maison roy. de France*, par le P. Anselme, édit. de 1726, t. II, p. 207.

P. 39, v. 6. Marc-Claude de Buttet avait eu le projet, dès son extrême jeunesse (Voy. plus loin l'ode II du second livre), de faire un poème épique à l'instar de la *Franciade* de Ronsard, sur les origines fabuleuses de la maison de Savoie et sur les exploits romanesques du prince saxon Béral ou Bérol, qui serait, suivant les chroniques, le premier comte de Maurienne. Ce poème devait donc renfermer l'histoire complète du fameux Béral, que le fils du poète écrivit depuis en latin. (Voy. la Notice en tête de ce volume.) Il s'agit ici, sans doute, de la victoire que Béral, nommé gouverneur du Viennois par Rodolphe, roi de Bourgogne, remporta sur le marquis de Suze, près des bords de l'Isère, à la fin du Xe siècle. Voy. la *Chronique de Savoie*, par G. Paradin. Lyon, Jean de Tournes, 1561, in-fol., page 48.

— v. 10. Nous ne savons pas à quel épisode de la vie du prince Béral ces vers font allusion. Il est vrai que cette vie est un tissu de fables que les chroniqueurs du XVIe siècle ne se faisaient pas scrupule de répéter et d'amplifier. Ainsi, les premiers dauphins de Viennois de la maison d'Albon ne paraissent dans l'histoire qu'au milieu du XIIe siècle. Il est possible cependant que le poème de Marc-Claude de Buttet ait

embrassé les règnes de plusieurs comtes de Savoie. On peut, en tout cas, reconnaître ici un des hauts faits de Béral, qui surprit à l'aube du jour le camp du marquis de Suze, et délivra la ville de Gap, assiégée par plusieurs princes coalisés contre le roi de Bourgogne.

P. 40, titre. Né en 1518, à Chambéry, d'une famille noble qui jouissait d'un crédit considérable à la cour de Savoie, il fut nommé évêque de Nice en 1548, peu de temps avant que son frère, Pierre de Lambert, devînt évêque de Maurienne. Il assistait au concile de Trente et il eut à remplir plusieurs missions diplomatiques auprès de la république de Venise. Il mourut au mois d'août 1583, âgé de soixante-cinq ans. Voy. *Gallia Christiana*, édit. des Bénédictins, t. II, p. 1292, où l'on trouve son épitaphe. Marc-Claude de Buttet était lié dès l'enfance avec tous les membres de l'illustre famille de Lambert.

P. 41, v. 1. Les Muses étaient surnommées Thespiades, à cause du culte qu'on leur rendait à Thespies, ville de Béotie, au pied de l'Hélicon.

— v. 18. Thémistocle, dans sa jeunesse, dédaignait les arts d'agrément, surtout la poésie et la musique. Dans un festin, on lui présenta une lyre; il avoua sans hésiter qu'il ne savait pas toucher cet instrument, ce qui excita les risées de ses compagnons de table.

P. 42, v. 14. Pour *digne*, suivant la prononciation du temps.

P. 42, v. 13. Alexandre, roi de Macédoine, enviait à Achille l'honneur d'être chanté par Homère.

P. 44, titre. Il était de l'ancienne famille de Seyssel, originaire d'Aix, qui a fourni plusieurs hommes illustres à la Savoie, entre autres Jean de Seyssel, seigneur de Barjat et de La Rochette, maréchal de Savoie, lieutenant général de Bresse en 1464; Claude de Seyssel, seigneur d'Aix, aussi maréchal de Savoie; Claude de Seyssel, évêque de Marseille, puis archevêque de Turin, auteur de divers ouvrages historiques, mort en 1520, etc. Clément Marot, qui s'était enfui à Turin en 1543, rencontra François d'Eguebellette, qu'il cite au nombre de ses amis dans une épître (la 61e de l'édit. de Lenglet du Fresnoy, où il énumère les hommes distingués avec lesquels il était lié en Savoie :

Sans oublier aussi Aiguebellette,
Qui saute en chat et gravit en belette.

P. 45, v. 7. Le dieu de la guerre, Mars, dont le fils Thrax avait donné son nom à la Thrace.

P. 46, titre. C'est la maîtresse poétique qu'il avait choisie et qu'il a célébrée dans les sonnets de l'*Amalthée*. Voy. la Notice biographique.

— v. 7. *O matre pulchra, filia pulchrior.*

HORAT., Od., lib. I, carmen 16.

— v. 9. Léda, qui fut aimée par Jupiter métamorphosé en cygne. Cette *douce pucelle* était alors femme de Tyndare, roi de Sparte.

— v. 15. Il la compare ainsi à la femme de Tyndare; d'où l'on pourrait induire qu'elle était mariée.

P. 47, v. 9. Surnom de Vénus.

— titre. Ce gentilhomme, issu d'une des plus anciennes familles de la Savoie, était le frère de Claude de Lambert et l'ami d'enfance de Marc-Claude de Buttet. Il avait composé des ouvrages qui ne paraissent pas avoir été imprimés. Voy. la Notice en tête de ce volume, ainsi que les vers latins que J.-G. de Lambert adresse à son ami au sujet de l'*Amalthée*. Dans le poème de *la Savoye*, de Jacques Pelletier (Annecy, J Bertrand, 1572, in-8), les vers suivants semblent concerner ce personnage plutôt qu'un autre membre de sa famille :

En lieux divers tu as de bons esprits,
Dont Maurienne a bien sa part au pris,
Tant qu'avec soy un Lambert elle garde,
Qui d'œil veillant dessus elle regarde,
Par son sçavoir, sa prudence et bonté,
Digne du lieu auquel il est monté.

P. 49, v. 22. Hésiode, qu'on nommait le poète d'Ascra parce qu'il était né dans cette ville de Béotie.

P. 54, titre. La maison des champs ou le château de la famille de Buttet se trouvait à peu de distance de Chambéry, sur les bords du lac du Bourget. Voy. la Notice.

P. 55, v. 17. C'est le nom qu'il donne à son valet dans plusieurs sonnets de l'*Amalthée*.

P. 56, v. 11. C'est sans doute Antoine Battandier, à qui Marc-Claude de Buttet adresse l'ode XX du premier livre. Ce Battandier était certainement fils ou frère du savant jurisconsulte Claude Battandier, que Rossotti qualifie ainsi : *multæ*

experientiæ vir, et qui a fait imprimer plusieurs ouvrages de droit, notamment *Tractatio de parentibus, patribus et filiis.* (Lugd., 1581, in-8°.) Voy. *Syllab. script Pedemontii*, par A. Rossotto, p. 158 Jacques Pelletier, dans son poème de *la Savoye*, imprimé à Annecy en 1572, n'a pas oublié ce savant poète :

Et Batendier, de suffisance égale
En poésie et science légale,
Fait de ses droits Maurienne jouir
Et ses beaux vers par tout le monde ouir.

P. 56, v. 13. C'est Claude de Lambert, à qui Marc-Claude de Buttet adresse l'ode XI de son second livre, comme à son meilleur ami, ainsi que plusieurs sonnets de l'*Amalthée*. Un de ces sonnets, qui ne figure que dans l'édition de 1575, nous apprend que ce gentilhomme n'existait plus à cette époque. Claude de Lambert, frère cadet de Jean Gaspard de Lambert (Voy. ci-dessus l'ode XI du premier livre), était poète comme son ami; il avait fait des vers en l'honneur de sa maîtresse, nommée Marguerite. (Voy. la Notice en tête de ce volume.) Jacques Pelletier, dans son poème de *la Savoye*, nous fournit quelques détails sur Claude de Lambert, qui habitait la vallée de Miolan :

Au droit d'Eton, où l'Isere plus forte
De l'Arq bruitif l'eau et le nom emporte,
Se voit le mont de l'Arcluse éminent,
Témoin de l'air et du temps imminent,
Selon qu'il est emmantelé de nues :
Là sont couteaux de vignes continues,
En Miolan, beau val et fructueus
Où est le lieu de Lambert vertueus,
Prochain d'honneur, de scavoir et de grace,
Au prenommé Buttet, ainsi comme de race,
Dont Piochet, parent d'autre surnom,
D'un pas égal va suivant le renom.

André Rossotto qui ne l'a pas omis dans le *Syllabus scriptorum Pedemontii* (Voy p. 163), le qualifie de *poeta non ignobilis*, et cite de lui un *hymne triomphal* en vers français (Lyon, 1564), composé à l'occasion de l'entrée solennelle du duc Emmanuel-Philibert dans la ville de Chambéry.

— v. 15. Jean de La Balme, seigneur de Ramasse, de Charansonay et de Puisgros en Savoie, fils de Sibued de La Balme, vivait encore en 1572; il mourut sans enfants, et le duc de Savoie réunit la seigneurie de La Balme à celle de Jasseron.

(Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, par Guichenon, page 95 de la première partie.) Clément Marot le cite avec distinction, dans l'épître *A un sien amy*, datée de 1540.

P. 56, v. 15. Philibert Pingon, baron de Cussy, seigneur de Princelle, né à Chambery en 1525, fils de Louis Pingon, fut conseiller référendaire d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie ; il s'était fait une immense réputation, dans son pays natal, comme poète et comme historien : *poetæ facundissimo, historiographo gravissimo*, lit-on dans son épitaphe rapportée par André Rossotto. Il ne publia que deux ouvrages : *Inclytorum Saxoniæ Sabaudiæque principum Arbor gentilitia* (Aug. Taurinorum, 1581, in-fol.), et un recueil de mélanges écrits en latin. Sa grande *Histoire de Savoie* est restée manuscrite. Il mourut à Turin le 18 avril 1582. C'est donc par erreur que La Croix du Maine a dit dans sa *Bibliothèque françoise :* « Il florit cette année 1584. » Voy. *Syllabus script. Pedemontii*, par And. Rossotto, p. 493 et suiv. Marc-Claude de Buttet lui adresse l'ode sixième de son second livre.

P. 58, v. 19. Fille du fleuve Pénée et de la Terre ; Jupiter la changea en laurier pour la soustraire à l'amour d'Apollon.

— v. 20. Nymphe, fille du Soleil et de Néère.

— v. 24. Syrinx, nymphe d'Arcadie, se voyant poursuivie par le dieu Pan, invoqua Jupiter et fut changée eu roseaux, avec lesquels Pan fit ses flûtes.

P. 59, v. 6. Hélène, femme de Ménélas, ayant quitté son mari pour suivre Pâris, fut cause de la guerre de Troie.

P. 60, titre. Marguerite de France, sœur de Henri II. Cette pièce paraît antérieure à son mariage avec le duc de Savoie. « Elle eut le cueur grand et haut, dit Brantôme dans ses *Dames illustres*. Le roy Henry la voulut une fois marier à feu M. de Vendosme, premier prince du sang, mais elle fit response qu'elle n'épouseroit jamais le subject du roy son frere. Voilà pourquoy elle demeura si longtemps à prendre party. »

— v. 16. La fontaine Libéthra, en Béotie, était consacrée aux Muses.

P. 61, v. 22. Le pavot.

P. 62, v. 5. C'est-à-dire la marguerite.

P. 65, v. 8. Brantôme dit qu'elle aimait les savants pardessus toute sorte de gens : « aussi l'honoroient-ils comme leur deesse et patrone. »

P. 65, v. 11. Voy. à la fin de ce volume l'avis de l'Auteur au Lecteur et la note qui concerne le surnom de Marguerite de France.

P. 66, titre. C'était un poète, ami de Clément Marot, qui nous le fait connaître dans cette épigramme adressée à trois poètes de Toulouse qu'il convie à dîner :

Demain que sol veut le jour dominer,
Vien, Boissoné, Villars et La Ferriere :
Je vous convie avec moy à disner.
Ne rejettez ma semonce en arriere.
Car, en disnant, Phebus, par la verriere,
Sans la briser, viendra veoir ses suppostz
Et donnera faveur à noz propoz,
En les faisant dedans voz bousches naistre.
Fy du repas, qui en paix et repos
Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre!

— titre. Louis de Buttet, seigneur de Malatrait, originaire de Chambéry. Comme son cousin Marc-Claude de Buttet, il avait pris part à la guerre dont le Piémont fut le théâtre en 1555. Après la paix de Cateau-Cambrésis, il se livra aux lettres et se fit estimer par son érudition, quoiqu'il n'eût rien publié de ses ouvrages qui sont restés manuscrits André Rossotto (*Syllab. scriptorum Pedemontii*) cite de lui les Vies de Berold et de Humbert, premiers princes de la maison de Savoie, et une grande compilation intitulée : *Historia Sabaudica in tres decades divisa.* Louis de Buttet vivait encore en 1600. Voy. la Notice en tête de ce volume.

P. 68, v. 19. Jean de La Palu, comte de Varax et de La Roche, seigneur de Varambon, de Jarnosse et autres lieux, mort au château de Richemont, en Bresse, le 9 janvier 1544. Dans les lettres d'érection de la seigneurie de Varambon en marquisat, octroyées à Claude de Rye, veuve du comte de Varax, en 1576, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, déclare avoir été informé « des grands faits et mérites de l'illustre maison de La Palu en nos pays de Bresse, d'où sont yssus et descendus les anciens comtes de Varax, et que feu nostre très-cher et très-aymé et feal cousin messire Jean de La Palu, dernier comte dudit Varax, auroit volontairement employé durant sa vie sa personne, biens et moyens, pour le soustenement de nostre loyal party, et pendant les guerres souffert avec nous les assauts de fortune passée, la perte de grands et riches meubles, deniers, fruits et revenus de ses biens, pour plusieurs années, desgats et

ruines de ses chasteaux et maisons... » Voy. l'*Hist. de Bresse et de Bugey,* par Samuel Guichenon, 2e partie, p. 302, et Preuves, p. 147.

P. 77, titre. Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, était morte, le 2 décembre 1549, au château d'Odos, en Bigorre. Tous les poètes déplorèrent sa mort en vers grecs, latins, italiens et français. Jean Dorat, qui s'intitulait *poète royal*, ne fut pas le dernier à demander à sa muse un chant funèbre que Marc-Claude de Buttet ne traduisit en vers français que huit ou neuf ans plus tard. Les vers de Dorat se trouvent dans le recueil publié par Nicolas Denisot sous ce titre : *Le Tombeau de Marguerite de Valois, royne de Navarre, faict premierement en distiques latins par les trois seurs princesses d'Angleterre*, depuis traduicts en grec, italien et françois, par plusieurs excellens poètes de la France (Paris, Michel Fezandat, 1551, in-8.)

— v. 1. Le prophète Élie, ravi au ciel dans un char de feu, jeta son manteau à son disciple Elisée, qu'il avait choisi pour successeur.

P. 79, titre. Voy. ci-dessus, p. 195, une note (56, 11) qui le concerne.

— 82, titre. Nous croyons que ces initiales signifient : Marguerite de Buttet. Cette Marguerite, dont Claude de Lambert était épris, paraît être une parente du poète. Elle ne fut pas toujours cruelle, si ces deux derniers vers d'un sonnet adressé par le poète à son ami expriment un vœu accompli ;

Ainsi tout seul le sein de Marguerite
A tousjours-mais se tienne bienheureux !

D'ailleurs, dans l'ode VI du second livre, Buttet invite Lambert à souper *avec sa Marguerite.*

P. 84, v. 5. La déesse Thétis, sachant que son fils Achille devait périr au siège de Troie, voulut l'empêcher de s'y rendre, et l'envoya, caché sous des habits de femme, à la cour du roi Lycomède.

— titre. Ce jurisconsulte, qui servit d'avocat à Marc-Claude de Buttet, sans accepter d'honoraires, dans un procès important, et qui lui fit gagner sa cause, était parent du savant Philibert Milliet, non moins expert dans la science du droit canonique et civil, évêque de Maurienne, puis archevêque de Turin, auteur de différents ouvrages écrits en latin, notamment d'un éloge de saint Ignace. Voy. *Syllab. script. Pedemontii,* par A. Rossotto.

P. 85, titre. Il était sans doute frère du poète Nicolas Rapin.

Cette ode nous apprend qu'il avait été chargé d'une mission diplomatique, par le duc de Savoie, auprès de la cour de France, et qu'il jouissait de la plus grande faveur auprès du roi Henri II.

P. 89, v. 8. Allusion au poème épique qu'il avait entrepris. Voy. ci-dessus, p. 39, et la note.

— v. 15. Pierre de Ronsard, qui s'intitulait *Vendomois* en tête de ses poésies, tirait son origine de Hongrie par son père Louis de Ronsard, et du Vendomois par sa mère Jeanne de Chaudier, comme le fait remarquer La Monnoye dans une note sur l'article de la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine. Ce dernier veut que Ronsard fût *Mançois* ou Manceau, puisqu'il était né au château de La Poissonnière, près Montoire au Maine, laquelle terre « est située, dit-il, au bas Vendomois, qui est du spirituel du Maine et du temporel de Chartres, et par conséquent il est Mançois, ou né au pays et comté du Maine; ce que je dis expressément, de peur qu'il n'en advienne dispute entre les nations qui se le voudront attribuer et vendiquer comme leur nourrisson, sans certitude de sa vraie patrie et lieu de son origine et naissance : pour laquelle chose l'on a vu sept bien fameuses villes disputer d'Homère et débattre son pays, tant il y avoit d'honneur à qui pourroit se vanter de l'avoir engendré ».

P. 90, v. 3. Voy. ci-après, le 77e sonnet de l'*Amalthée*, composé sur la mort de Joachim du Bellay. Buttet, en nous montrant ici que la lyre de ce grand poète est suspendue à un *bel olivier*, fait allusion au recueil de sonnets amoureux publiés sous le titre de *l'Olive*, qui était le nom ou plutôt le pseudonyme de sa maîtresse.

— v. 5. Sapho de Lesbos, qui inventa le vers saphique, que Buttet essaya d'introduire dans la poésie française.

P. 99, v. 18. Allusion aux talismans, aux breuvages et aux opérations magiques, qu'on employait alors pour donner de l'amour ou pour en guérir.

P. 100, titre. Charles, IIIe du nom, neuvième duc de Savoie, fils de Philippe VII et de Claudine de Brosse, était né en 1486. Il succéda, en 1506, à son frère Philippe le Beau, mort sans enfants. « Ce prince, surnommé le Bon, fut le plus infortuné de sa maison, dit Samuel Guichenon dans l'*Hist. de Bresse et de Bugey*, soit qu'il y ait eu du manquement à sa conduite ou de la fatalité en ses Estats, » car, malgré son caractère paci-

fique et son désir de rester en bonne intelligence avec ses voisins, il se vit forcé de soutenir une longue guerre contre François Ier et Henri II, qui lui enlevèrent la plus grande partie de ses Etats; il n'avait plus que trois villes, Nice, Aost et Verceil, lorsqu'il mourut de chagrin le 15 septembre 1553, en laissant un fils, Emmanuel-Philibert, que le traité de Cateau-Cambrésis remit en possession de tout le territoire que son père avait possédé.

P. 102, v. 20. Cette strophe prouve que Marc-Claude de Buttet avait commencé, avant l'année 1553, le poème épique sur Berol et les premiers ducs de Savoie, auquel il paraît avoir consacré plusieurs années de travail. Voy. ci-dessus, p. 56, et la note.

P. 103, v. 1. « Les Allobroges furent originaires et indigenes des Gaules, ayans pris leur nom de Allobros, filz de Iasius, du sang herculien, qui fut un du nombre des neuf rois qui successivement regnerent en Gaule jusques à la destruction de Troye la grand'. » *Chronique de Savoye*, par Guill. Paradin (Lyon, J. de Tournes, 1561, in-fol.), p. 1 et 2.

— v. 3. Suivant le Chronique, Berol ou Berold était un des trois fils de Hugues, duc de *Saxonie*, frère de l'empereur Othon III.

P. 104, v. 13 Apollon, qui avait un temple célèbre à Patare, ville maritime de la Lycie.

— v. 14. Ce passage semble prouver que Buttet avait fait son droit et suivi le barreau dans sa jeunesse, sans doute à Grenoble. Ce fut là sans doute qu'il se trouva en rapport avec le président Truchon, qui le prit en amitié.

P. 106, v 13. Vénus, à qui l'île de Chypre était consacrée, parce que la déesse y avait pris naissance.

— v. 17. Apollon était adoré à Claros,

P. 107, v. 7. Le Tanaïs, aujourd'hui le Don, était un fleuve de la Scythie, qui passait pour la contrée la plus sauvage du monde.

P. 108, v. 14. La chaste Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, était fille d'Icarius, frère de Tyndare, roi de Sparte. Buttet confond ici cet Icarius avec Icare, fils de Dédale, qui se noya dans la mer Méditerranée ou *Tyrrhénienne*.

P. 109 v. 2. Chez les plus riches seigneurs, il y avait encore des chambres *nattées*, c'est-à-dire garnies de nattes ou tapis de paille tressée, qui servaient à intercepter le vent et le froid.

Clément Marot, dans une de ses épîtres, représente « les prelats en chambres bien nattées ». C'est une réminiscence de ces vers de François Villon :

Sur mol duvet assis, ung gros chanoine,
Lez un brasier, en chambre nattée.

P. 109, titre. Voy. ci-dessus, p. 56, et la note relative à ce personnage.

— v. 12. C'est sans doute le nom d'une montagne de la Savoie, aux environs de Chambéry, où demeurait Philibert de Pingon.

P. 111, v. 2. C'est le nom qu'il donne à son valet.

— v. 3. Claude de Lambert, son ami.

— v. 6 C'est sans doute Louis Milliet, à qui le poète adresse l'ode XXIII du premier livre.

P. 112, titre. Cette pièce est évidemment de l'année 1558, quoique la ville de Boulogne, cédée à la France par l'Angleterre en 1550, n'ait pas eu de siège à soutenir pendant la campagne de 1558, si glorieuse pour la France et couronnée par la prise de Calais. Après ce beau fait d'armes, Henri II quitta son armée et revint à Paris pour le mariage du dauphin François avec la reine d'Écosse (24 avril). La relation de son *triumphal retour* du camp de Boulogne n'existe pas dans le *Cérémonial françois;* mais nous avons le *Recueil des inscriptions, mascarades et devises ordonnées en l'Hostel de ville de Paris en* 1558 (devant le roi Henri II, à son retour de la comté d'Oye, heureusement conquestée), fait par Estienne Jodelle (Paris, Wechel, 1558, in-4°).

P. 113, v. 21. C'est Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui était devenu roi de Navarre et prince de Béarn, du chef de sa femme Jeanne d'Albret, qu'il avait épousée en 1548, sans toutefois recouvrer le royaume de Navarre, que Charles Quint avait réuni à la couronne d'Espagne. « Il estoit très-bien né, brave et vaillant, » dit Brantôme. Il fut tué au siège de Rouen, en 1562, à l'âge de quarante-quatre ans.

P. 114 v. 3. François de Lorraine, duc de Guise et prince de Joinville, grand chambellan et grand veneur de France, lieutenant général des armées du roi, chef du parti catholique, fut assassiné par Poltrot devant Orléans, en 1563, à l'âge de quarante-cinq ans C'etait lui qui commandait réellement l'armée française, sous les yeux de Henri II, pendant la campagne de

1558 où il se distingua par plusieurs *chefs-d'œuvre de guerre*, suivant l'expression de Brantôme, et notamment par la prise de Calais et de Guines. Voy. ci-après l'ode qui lui est adressée.

P. 114, v. 3. Claude de Lorraine, duc d'Aumale, troisième fils de Claude de Lorraine et frère du grand duc de Guise, fut colonel général de la cavalerie française et périt au siège de La Rochelle, en 1573, à l'âge de quarante-sept ans. « Il a esté un bon capitaine, dit Brantôme, mais pourtant le tenoit-on malheureux »

— v. 7. Le connétable de France, Anne de Montmorency, était âgé de soixante-cinq ans, à cette époque; il périt, en 1567, à la bataille de Saint-Denis.

— v. 11. Jacques de Savoie, duc de Nemours né en 1531 et mort en 1585, fut un des plus braves capitaines de son temps : « Qui n'a veu M. de Nemours en ses années guaies, dit Brantôme, il n'a rien veu; et qui l'a veu, le peut baptiser, par tout le monde, la fleur de toute chevalerie » Il était cousin du duc de Savoie et resta toujours attaché au service de la France.

P. 118, v. 7. Adonis.

— v. 11. Ce fut sur le mont Latmos que Diane trouva endormi le berger Endymion, dont elle devint éprise.

P. 119, titre. Le duc de Savoie, qui commandait l'armée espagnole des Pays-Bas, vint mettre le siège devant Saint-Quentin à la fin de juillet 1557, et prit d'assaut cette ville, après avoir gagné la bataille de Saint-Laurent ou plutôt de Saint-Quentin. Mais le duc de Guise, que le roi avait rappelé d'Italie pour le mettre à la tête de l'armée française, porta la guerre dans le comté d'Oye, ou Calaisis, avec une vigueur et un bonheur remarquables. Il s'empara successivement des villes de Calais, de Guines et de Thionville, du 1er janvier au 22 juin 1558 : on peut dire qu'il sauva la France et la couronne. Voy. l'*Histoire de France*, par Henri Martin, 4e édit., t. VIII, p. 452-468.

P. 120, v. 20. L'empereur Charles-Quint, malade et fatigué du pouvoir, avait abdiqué en faveur de son fils Philippe II, pour se retirer, au mois de février, dans le monastère de Saint-Just, en Espagne, où il resta jusqu'à sa mort.

P. 121, v. 10. Jean de Bourbon, duc d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fut tué à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557.

P. 121, v. 17. Henri II avait envoyé le duc de Guise en Italie, à la fin de décembre 1556, pour prêter assistance au pape contre le vice-roi de Naples, mais il lui écrivit de revenir en toute hâte, après la prise de Saint-Quentin.

P. 122, titre. Cette pièce, composée avant le traité de Cateau-Cambrésis, que désapprouvaient hautement les partisans des Guise, avait été peut-être commandée au poète, soit par le connétable de Montmorency, auquel on attribuait la volonté de conclure la paix à tout prix, soit par le duc de Savoie, le premier intéressé à la conclusion de cette paix, qui lui restituait ses Etats et lui faisait obtenir la main de Marguerite, soit par cette princesse elle-même, qui, pour s'allier à Emmanuel-Philibert qu'elle aimait depuis vingt ans, avait sacrifié les intérêts de son frère et de la France, en forçant Henri II à souscrire aux conditions d'un traité aussi désavantageux. En tous cas, cette pièce parut avec un privilège daté de 1558, c'est-à-dire antérieur aux conférences de Cateau-Cambrésis, qui ne s'ouvrirent qu'à la fin de janvier 1559; elle était intitulée d'abord : *Ode à la paix*, par M. C. de B. (Paris, Gabriel Buon, 1559, in-4°).

P. 124, v. 9. Les Français avaient repris l'offensive en Flandre, depuis la prise de Calais, mais Philippe II, s'étant mis lui-même à la tête de son armée qu'il augmentait tous les jours, s'avança en Picardie jusqu'à la rivière d'Authie, tandis que l'armée française venait à sa rencontre jusqu'à la Somme, au-dessus d'Amiens. Les deux armées restèrent à huit lieues l'une de l'autre sans en venir aux mains. Une trêve de deux mois, conclue à la fin d'octobre, fut le prélude de la paix.

P. 125, v. 20. Le mariage de Philippe II avec Élisabeth de France et celui de Marguerite de France avec le duc de Savoie étaient les gages de la paix de Cateau-Cambrésis.

P. 128, v 12. On voit ici que les bases de la paix avaient été fixées d'avance, et que la restitution réciproque des places et du territoire conquis pendant la guerre était à peu près convenue, antérieurement aux conférences de Cateau-Cambrésis.

P. 131, v. 9. C'est à-dire un voile de gaze de Turquie.

P. 133, titre. Voy. ci-dessus, p. 196, la note 56, 13) qui le concerne, et ci-après le sonnet qui lui est adressé. Voy. aussi la Notice biographique.

P. 136, v. 10. Les Danaïdes, qui assassinèrent leurs maris la nuit de leurs noces, avaient été surnommées Bélides, parce qu'elles étaient les petites-filles de Bélus.

P. 137, v. 2. Le poète raconte à sa manière la fable du beau Narcisse, fils de Céphise et de la nymphe Liriope, lequel devint amoureux de son image, qu'il avait vue dans l'eau d'une fontaine, et fut changé en une fleur qui prit son nom.

P. 140, titre. Voy. ci-dessus, p. 200, une note (89, 15) qui le concerne, et ci-après un sonnet qui lui est adressé.

P. 144, titre. Au milieu des fêtes qui suivirent le mariage d'Elisabeth, fille aînée du roi, avec Philippe II, roi d'Espagne, Henri II, ayant pris part aux joutes qui commençaient dans le préau de l'hôtel des Tournelles (sur l'emplacement de la place Royale), en présence de toute la cour, fut blessé d'un coup de lance par son adversaire, le comte de Montgomery. Le fer de la lance avait brisé la visière du casque et pénétré dans la tête. Le roi mourut, après onze jours de souffrance, le 10 juillet 1559.

P. 146, v. 15. Philippe II, roi d'Espagne, qui venait de'pouser Élisabeth de France (le 21 juin 1559).

P. 148, v. 3. Le mariage du duc de Savoie avec Marguerite de France devait être célébré avec la même pompe que celui d'Élisabeth de France avec Philippe II, mais le tragique accident qui avait mis en péril la vie de Henri (car on ne croyait pas d'abord que la blessure fût mortelle), fit interrompre toutes les fêtes, et le mariage d'Emmanuel-Philibert eut lieu, sans aucune cérémonie, le 9 juillet, veille de la mort du roi.

P. 149, v. 2. Le dauphin François succédait à son père, sous le nom de François II; il était à peine âgé de seize ans et mourut le 5 décembre 1560.

— titre. L'abbé Papillon, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, p. 354 de la première partie, cite un Jean Juliot, de Dijon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Nova orbis Descriptio*, dont le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Baluze.

P. 152, titre. Cette pièce a été composée certainement vers 1555, puisqu'il y est question du siége de Sienne, qui se termina au mois d'avril de cette année-là. Le président Truchon avait pris sous sa protection le jeune poète, qui lui adressa ce remerciement en vers. Voy. la Notice biographique.

P. 153, v. 14. L'histoire du mémorable siège de Metz et de la prise de cette ville par le connétable Anne de Montmorency, en 1552, a été écrite en latin, en italien, en allemand et en français. La relation la plus connue est celle de Bertrand de Salignac, qui avait pris part aux opérations du siège.

P. 153, v. 14. Il s'agit ici de la belle défense de Sienne par Blaise de Montluc, qui s'était enfermé dans cette ville avec une garnison française et qui s'y maintint pendant un siège de dix mois. Il ne capitula qu'à la dernière extrémité, le 22 avril 1555.

— v. 22. Surnom des Muses, à cause de la fontaine de Pimpla, qui leur était consacrée sur cette montagne de Macédoine.

P. 156, v. 9. L'eau de la fontaine d'Hippocrène, que le cheval Pégase fit jaillir, en frappant du pied la terre, près de l'Helicon, montagne de Béotie.

— v. 14. Clément Marot, dans son épître *A un sien amy*, composée à Turin en 1543, cite *Marcossé, visage d'Alemant*, parmi les Savoisiens lettrés qui lui avaient fait accueil Ce Marcossé était sans doute le père de la gracieuse personne que Buttet admire ici.

— v 17. C'est probablement Françoise Melchionne de Maillans, fille de Claude de Maillans, docteur ès droits, juge de Bugey, mort en 1550, qui avait épousé Françoise de Lambert, laquelle lui survécut jusqu'en 1582. Cette noble damoiselle épousa, en secondes noces, Guillaume de Firer, conseiller d'Etat du duc Emmanuel-Philibert et juge-mage de Savoie.

— v. 22. L'ode XIII du premier livre est adressée à Madeleine La Gorge.

P. 158, v. 1. Nous ne voyons pas que ce Mordentière ait rien publié sur le *Timée* de Platon. La première traduction française de ce traité est celle de Louis Le Roy, qui la fit paraître en 1581.

— v. 3. La Croix du Maine a consacré un article de sa *Bibliothèque françoise* à frère Jean de Monchastre, natif du pays du Maine, docteur en théologie, prieur du couvent des Jacobins de Paris, « grand théologien et fort éloquent orateur », qui mourut de la peste à Paris, en 1583, âgé de quarante ans. Ce n'est pas là le joueur de flûte que Marc-Claude de Buttet met en scène ici, mais c'est sans doute son parent.

— v. 4. Il ne faut pas chercher sous ce nom un des contemporains célèbres de notre poète; ce Guillaume n'est autre que le laquais qui a tiré la bouteille du fond du puits, avant d'emporter le volume de Platon où Mordentière lisait son *Timée*.

P. 165, v. 3. Pour *soefve*, suave.

P. 166, titre. Imitation d'une ode du livre V d'Horace.

P. 170, titre. Il était fils de Pierre du Val, seigneur de Sters,

et de Louise de Becdelièvre, docteur en théologie et chanoine de Rouen, avant d'être nommé évêque de Séez, en 1545. Il mourut au château de Vincennes, en 1564. Il avait publié, en 1558, un traité *De potentia, sapientia et bonitate Dei.* Voy. le *Gallia Christiana*, édit. des Bénéd., t. XI, p. 703.

P. 170, v. 2. Apollon.

— v. 3. Pan, qui était adoré à Tégée, en Arcadie.

P. 171, titre. Imitation de l'ode d'Horace : *Donec gratus eram.*

— v. 12. Pierre de Ronsard avait célébré ses amours sous le nom de Cassandre ; Joachim du Bellay, sous celui d'Olive.

P. 172, v. 5. Claude de Lambert, l'ami de Buttet. Voy. la Notice, et ci-dessus, p. 175, et la note (56, 13).

P. 178, v. 16. Céphale, accablé par la chaleur du jour, appelait le zéphyr, en disant : *Aura, veni !* Sa femme Procris, cachée dans le feuillage, fit un mouvement, pour voir quelle était cette Aura : le chasseur crut qu'une bête fauve s'approchait de lui et lança un trait qui tua Procris.

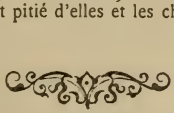
P. 181, v. 18. La guerre de Troie et la ruine de cette ville furent la suite du jugement de Pâris, qui avait offensé Junon et Minerve en donnant la pomme à Vénus.

— v. 19. Surnom de Bacchus, tiré du cri que poussaient les bacchantes.

— v. 21. Aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, fille d'Adraste, roi d'Argos, les Centaures en vinrent aux mains avec les Lapithes, et l'un d'eux, Eurytus, voulut faire violence à Hippodamie.

P. 182, v. 18. Les Muses étaient surnommées Thespiades, à cause de la ville de Thespies, sur l'Hélicon.

P. 183, v. 17. Phaéton, fils du Soleil, ayant voulu conduire le char de son père dans les cieux, allait mettre l'univers en cendres, lorsque Jupiter le renversa d'un coup de foudre dans l'Éridan. Ses sœurs, les Héliades, se montrèrent si inconsolables que Jupiter eut pitié d'elles et les changea en peupliers.



TABLE

DES

POÉSIES DIVERSES

LIVRE PREMIER

Pages

Au Roi. — Ode I. 3

A la Reine. — Ode II.. 7

Sur le Mariage de treshaut et vaillant prince Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et tresillustre princesse Marguerite de France, duchesse de Berri. — Ode III. . . 12

Au reverendissime Cardinal de Chastillon. — Ode IIII. . 28

A Madame Beatrix Pacieco, contesse d'Entremons. — Ode V. 31

A Madame de Saint-Vallier. — Ode VI 36

A François de Lambert, evesque de Nice. — Ode VII. 40

A François d'Eguebellete. — Ode VIII 44

A son Amalthée. — Ode IX. 46

A Jean Gaspard de Lambert, gentilhomme savoisien. — Ode X. 47

A Venus et Cupidon, contre Amalthée. — Ode XI. . . 51

Sur son retour des champs. — Ode XII. 54

A Madeleine La Gorge. — Ode XIII 57

Aux Muses, pour immortaliser la vertu de Madame Marguerite. — Ode XIIII. 60

Au Seigneur Jean Boissoné, Tolosan. — Ode XV. . . . 66

A Louis de Buttet, son cousin. — Ode XVI. 68

A René Julien, Parisien. — Ode XVII. 70
Sur la naissance de Nostre-Seigneur Jesus-Christ. — Ode XVIII. 72
Sur le trepas de la Reine de Navarre, suivant les vers latins de Jean d'Aurat. — Ode XIX 77
A Antoine Battandier. — Ode XX. 79
Contre un poete injurieux. — Ode XXI. 81
A M. D. B. — Ode XXII. 82
A Louis Milliet, Savoisien. — Ode XXIII. 84
A Jaques Rappin, aumonnier ordinaire de la Reine. — Ode XXIIII. 85
A sa Lyre. — Ode XXV. 89
De illustrissimæ Allobrogum ducis D. Margaretæ Gallicæ e Gallia migratione ad Marcum Claudium Buttetum Joannes Auratus Lemovix. 91

LIVRE SECOND

Aux Muses. — Ode I. 97
Sur la mort de tresillustre Prince Charles IX, duc de Savoie. — Ode II. 100
A sa Muse. — Ode III. 104
A Apollon, vers sapphiques. — Ode IIII. 105
A l'Amalthée. — Ode V. 107
A Philibert de Pingon. — Ode VI. 109
Sur le triumphal retour de Bologne. — Ode VII. 112
Il se pleint d'Amour et d'Amalthée. — Ode VIII . . . 116
Sur la perte de Sainct Quentin et les victoires de François de Lorreine, duc de Guise, à Calais et Thionville. — Ode IX. 119
Hymne à la Paix. 122
A Anne. — Ode X. 130
A Claude Lambert. — Ode XI 133
A l'Amalthée. — Ode XII. 135
A P. de Ronsard, Vendomois. — Ode XIII. 139
A Jean de Piochet, son cousin. — Ode XIIII. 140
Sur le trepas du Roi. — Ode XV. 144
A Jacques Juliot, Dijonnois. — Ode XVI. 149

Au Seigneur Jean Truchon, premier président de Grenoble. — Ode XVII. 152
Aux Damoiselles savoisiennes. — Ode XVIII. 155
A Jean de Saint Denis, seigneur de Saint Christophle. — Ode XIX. 157
Ode XX. 158
A Vénus. — Ode XXI 161
A Anne. — Ode XXII 164
A une Vieille. — Ode XXIII. 166
Aux Bergers. — Ode XXIIII. 168
A Philibert Du Val, evesque de Sées. — Ode XXV. . . 170
Ode XXVI. 171
A Anne. — Ode XXVII 173
Ode XXVIII. 175
Au vent Zephire. — Ode XXIX. 178
De Venus et Bacchus. — Ode XXX 180
Sur la Mort d'une Damoiselle. — Ode XXXI. 182

NOTES. 187

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

NOVEMBRE 1880

108
6284 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

CE

CE PQ 1605
.B9A13 1880 V002
COO BUTTET, MARC OEUVRES POET

a39003 002443629b